

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 1. — JANVIER 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 1

L'idée de Dieu et l'expérimentation spirite, par L. Denis.....	1
Notions sur la destinée de l'âme après la mort aux principales périodes de l'histoire, par Ed. Grimard.....	7
Une merveilleuse séance médiumnique avec E. Paladino, par D.-J. Vincenzo.	13
Sur l'idée de Dieu (correspondance), par G. Béra.....	21
Vieilles notes, par Léopold Dauvil	27
Stances immortalistes, par J. Larroche.....	34
Identité d'un esprit, traduit par G. Béra.....	35
Modern spiritualism, par G. Béra.....	39
Amour, Mort, Immortalité, par Fred. de Bos.....	46
Avertissement de décès, par J. de Kronhelm.....	48
Mlle France Darget.....	49
Paradis et enfer, par Marc Réville.....	50
Premières manifestations des facultés d'un médium, par J. C	52
Au sujet de la Télépathie, par Mme Claire Galichon	55
M. le Colonel de Rochas à Lisbonne.....	56
Bibliographie.....	57
Rhêa l'Ondine, par M. A. B.....	61
Une rectification, Congrès 1900, par Georgina Welden.	64

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie. à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1903.

MADAME P.-G. LEYMARIE
ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*
ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

L'IDEE DE DIEU ET L'EXPERIMENTATION SPIRITE

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

En rentrant chez moi, après une longue absence, mon attention est appelée par plusieurs lettres sur un article de la *Revue Spirite*, intitulé : *de l'Idée de Dieu* et signé G. BÉRA, dans lequel je suis mis en cause à propos d'un vote du Congrès de 1900. Malgré mon peu de goût pour les polémiques,

je me trouve dans l'obligation de répondre, ce que je vais faire hâtivement, vu la date prochaine de la publication du numéro de janvier.

Tout d'abord, dès les premiers mots de l'article, nous relevons une erreur. Je n'ai pas mis à l'ordre du jour du Congrès la question de l'existence de Dieu, comme le prétend l'auteur. L'ordre du jour de la section spirite a été arrêté, séance par séance, par le comité d'organisation dont je ne faisais pas partie, et publié, longtemps à l'avance, comme on peut le voir dans la *Tribune psychique* et la *Revue scientifique et morale*. Dès 1899, une circulaire du Comité faisait figurer l'existence de Dieu parmi les sujets devant être soumis à l'examen du Congrès. Je n'ai eu qu'à suivre, jour par jour, l'ordre des questions, d'après le programme établi.

En ce qui concerne l'idée de Dieu, il ne m'a nullement coûté d'entrer dans les vues du Comité. Toute mon action a eu pour objet d'empêcher la discussion de s'égarer et d'amener le Congrès à affirmer Dieu, dans sa déclaration de principes, sans chercher à le définir, afin de mettre un terme aux accusations d'athéisme auxquelles le spiritisme était en butte depuis 1889.

Les Congressistes ont affirmé leur conviction à l'unanimité et, depuis lors, les accusations d'athéisme ont cessé de se produire. C'est là un premier fait qui, à lui seul, suffirait à démontrer l'utilité et même la nécessité de ce vote.

Examinons maintenant les principaux arguments de M. Béra et pesons leur valeur : « De deux choses l'une », dit-il, « ou les spirites sont ralliés à la doctrine d'Allan Kardec, et dans ce cas il suffit d'y renvoyer leurs accusateurs ; ou ils ont cessé d'y croire, l'existence de Dieu est remise en cause, et il fallait établir un débat, bien poser la question, la discuter, etc. ».

L'unité de vue n'est pas tellement absolue parmi les spirites que des écoles dissidentes comme celle des « immortalistes », en 1889, n'aient pu élever la voix pour contester les principes de la doctrine d'Allan Kardec. Aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas M. Béra lui-même remettre souvent en question, dans la Revue fondée par l'illustre initiateur, les bases essentielles de la doctrine qui lui fut dictée par les Esprits ? Les déclarations d'un Congrès ne sont donc pas surperflues pour dissiper, de loin en loin, ces contradictions, ces obscurités, et remettre les choses au point, sous peine de voir les principes du spiritisme se désagréger et s'anéantir, à la grande joie de ses adversaires.

M. Béra, en des termes d'une ironie mordante, nous accuse d'avoir fait voter l'existence d'un « objet » que nous ne pouvons définir ni connaître et « sans savoir de quoi il était question ». Puis il ajoute : « Si Dieu existe, nos négations ne font pas qu'il s'en porte plus mal, et s'il n'existe pas, tous les votes réunis de la pauvre espèce humaine ne lui donneront pas l'existence. »

Nous répondrons que si la chose importe peu à Dieu — ce qui, d'ailleurs, est une opinion toute gratuite — elle importe beaucoup à l'homme. Car

celui qui sait trouver Dieu dans sa pensée et dans son cœur, puise dans la prière et la communion universelle dont Dieu est le centre et le foyer, des ressources psychiques et morales, sans limites, dont la mise en action, comme nous allons le voir, n'est pas sans influence sur nos succès en matière d'expérimentation, point de vue que M. Béra semble oublier, au milieu de ses dissertations métaphysiques.

Remarquons en passant que si d'aucuns, au lieu d'envelopper leurs âmes d'un pessimisme sombre et découragé, qui les aveugle et les glace, voulaient seulement les ouvrir aux effluves et aux rayons divins, ils sentiraient les vibrations d'amour et d'intelligence remplissant l'univers et ils comprendraient qu'ils émanent d'un foyer puissant, d'une âme éternelle répandant partout la lumière et la vie, et c'est là Dieu.

Revenons à la question expérimentale et voyons quel rôle jouent dans les séances les pensées, les sentiments, les aspirations. Pour les expérimentateurs et observateurs de vieille date, un fait se dégage de l'étude pratique du spiritisme : c'est que tous nos rapports avec le monde invisible sont réglés par la loi des affinités et des attractions. *Similia similibus* ! Dans ce domaine, si l'on procède à la légère, on écarte les influences élevées et l'on n'obtient que des manifestations sans caractère et sans grandeur. Parfois même, nous déchaînons des forces dont nous ne sommes pas les maîtres et qui se retournent contre nous. La première condition est donc de s'armer mentalement, d'apprendre à concentrer, à diriger ses pensées et sa volonté.

Dans l'expérimentation spirite, ce sont les forces subtiles et les éléments quintessenciés de la matière qui entrent en jeu. Or, nos pensées, nos volontés comme celles des Esprits, ont une action très étendue sur les impondérables. Les pensées sont des forces ; la volonté est une force. Suivant la nature des unes, selon l'orientation et les vibrations de l'autre, nous obtenons des résultats très différents.

Les conditions essentielles à remplir consistent donc : d'une part, dans l'état d'harmonie vibratoire des pensées et des volontés des expérimentateurs entre eux, puis avec celles des médiums, et enfin avec celles des esprits agissant, en un mot dans la combinaison des radiations psychiques des assistants avec celles de leurs collaborateurs invisibles. En dehors de cette loi, toute intervention est impossible.

En outre, les chances de succès s'accroissent avec le pouvoir des esprits qui interviennent dans les séances, et le pouvoir des esprits est toujours proportionnel à leur élévation. Tout dépend, dans nos expériences, de la protection occulte dont nous jouissons. Et cette protection, cette assistance ne peut s'exercer que si nous la facilitons par nos dispositions psychiques. C'est là ce que les expérimentateurs de fraîche date méconnaissent trop souvent. Et de là proviennent tant de déceptions, de tâtonnements d'échecs lamentables.

Démontrons par des faits la réalité de nos assertions. Tout le monde sait que les radiations de la force psychique dégagée par le corps humain peu-

vent impressionner la plaque sensible; elles apparaissent sous forme de spirales ou d'ondulations et se répandent, après un temps de pose, avec contact des doigts, sur toute l'étendue du verre. Mais faites intervenir la pensée, la volonté, dans ces expériences. Par exemple, élevez votre âme et, dans une improvisation ardente, priez! L'expérience terminée, vous constaterez que les radiations ont pris, sur la plaque, une forme particulière, comme celle d'une colonne de flamme qui monte d'un jet puissant. J'ai fait plusieurs fois cette expérience et j'ai acquis la preuve que notre pensée influe considérablement sur les fluides et que, suivant nos dispositions mentales, nous émettons, dans les séances spirites, des radiations qui facilitent ou entravent l'action des esprits élevés. Plus les radiations sont pures, intenses, élevées, plus l'intervention des âmes supérieures est facilitée.

C'est ce qu'elles déclarent elles-mêmes en nous recommandant sans cesse l'union et l'élévation des pensées, et c'est ce qu'Allan Kardec a établi dès le principe comme la condition *sine qua non* des hautes manifestations.

C'est en maintenant ces conditions dans le groupe d'études psychiques de Tours que nous avons pu, pendant des années, obtenir les beaux phénomènes dont on trouvera la description dans le mémoire adressé au Congrès. Dès que, dans un but de vulgarisation, nous introduisions dans le groupe des sceptiques, des incrédules peu disposés à se soumettre aux règles en usage, les phénomènes perdaient aussitôt de leur intensité et les médiums éprouvaient une sensation de gêne, parfois même de souffrance.

Et il en est à peu près ainsi dans tous les milieux où l'expérimentation ne revêt pas un caractère élevé. Sous la direction d'esprits d'ordre inférieur, les phénomènes prennent vite un aspect incohérent. Les médiums, insuffisamment protégés, se trouvent plongés dans une ambiance défavorable au développement de leurs facultés et leur santé s'altère peu à peu.

N'est-ce pas le cas de la plupart des médiums à effets physiques et à matérialisations? N'était-ce pas le cas de Mme Piper tant qu'elle n'eut pour guides spirituels que Pelham et Phinuit. Suivant l'expression employée, « la machine se détraqua. » Mais un jour, grâce à l'intervention d'influences plus élevées, tout changea. Impérator, Rector, etc, prirent la direction des séances, y introduisirent des habitudes d'ordre, de discipline mentale, procédèrent par le recueillement et la prière et, graduellement, les facultés et la santé du médium se rétablirent.

En dehors de ces conditions, l'action des esprits et la participation des médiums ne peuvent se produire qu'au prix de pénibles efforts, comme le déclarait Katie King en faisant ses adieux à ses amis terrestres. Ne disait-elle pas que sa mission avait été des plus douloureuses et qu'elle ne l'avait acceptée que comme une réparation de son passé? On pourrait en dire autant de nombreux médiums. Dans une atmosphère de convictions fortes, d'élévation mentale, grâce à l'assistance des esprits supérieurs, ils se sentent soutenus, aidés, encouragés. Leurs facultés atteignent leur plénitude de développement en même temps que leur santé reste bonne. Dès que ces conditions disparaissent, le contraire se produit.

Au milieu d'âmes froides, sceptiques, desquelles se dégagent des fluides glacés, ils n'éprouvent que gêne et souffrance. Comment s'étonner après cela que tant de médiums se dérobent et restent insensibles aux appels de certains expérimentateurs ?

..

Rappelons donc ce principe absolu, cette loi du monde physique et du monde moral, en qui se résume toute la science du spiritisme et qui en est la règle par excellence.

Celui qui entre en rapport avec le monde invisible attire fatalement à lui des êtres en affinité avec son propre état mental et moral.

Le monde des esprits fourmille d'êtres de tous degrés, d'âmes de toute nature, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. La mort ne nous change pas et nous restons dans l'au-delà ce que nous nous sommes faits sur la terre. Il en résulte que l'atmosphère terrestre est surtout peuplée d'âmes peu évoluées. Ce sont celles-là qui se manifestent le plus facilement à nous.

Mais il y a aussi là-haut des légions d'âmes protectrices et bienfaitantes, les âmes de ceux qui ont souffert pour le bien, la vérité, la justice et qui planent au-dessus de la pauvre humanité pour la guider dans sa marche.

Au-dessus des horizons bas et tristes de la terre, il y a toute une hiérarchie d'êtres invisibles qui s'étage dans la lumière. C'est l'échelle immense du progrès, l'échelle des intelligences et des consciences supérieures qui se gradue et s'élève jusqu'aux Esprits radieux, jusqu'à Dieu.

Or, selon les radiations de nos pensées et les vibrations de nos volontés, nous écartons ou nous attirons à nous ces forces et ces influences divines. Dans ce domaine, celui qui cherche les choses inférieures, les trouve et s'abaisse avec elles ; celui qui aspire aux choses élevées, les atteint tôt ou tard et s'en fait un nouveau mobile d'ascension. Si nous voulons des manifestations d'un ordre élevé, la condition absolue est de nous élever nous-mêmes.

Et pour cela, les élans de la pensée, les aspirations vers Dieu, vers ce foyer de vie et de lumière, vers ce soleil des âmes qui illumine et réchauffe les profondeurs du Cosmos sont indispensables, parce que seules, elles nous arrachent aux influences terrestres et nous relient à ce qu'il y a de grand et de puissant dans l'Univers.

Le spiritisme, qui a pour principe la communion du monde visible avec le monde invisible ne peut prospérer et grandir que sous l'influence de pensées élevées. En dehors de cela, il ne serait que le domaine des esprits inférieurs dont le contact avec l'humanité au lieu d'être une source de force, un secours, peut devenir une cause de faiblesse et de dangers ; car c'est de là que découlent ces mystifications, ces manœuvres perfides que connaissent les spirites expérimentés et que nos adversaires exploitent habilement dans leurs revues ; de là, ces influences malfaisantes qui pèsent sur les médiums et les expérimentateurs et, à la longue, peuvent les conduire à l'obsession,

à la possession, aux pires maux. Que l'on voie ce que disait à ce sujet, dans *Spiritisme ou fakirisme*, le Dr Paul Gibier, lequel n'était pas un kardéciste.

..

Tous les esprits élevés affirment l'existence de l'Intelligence suprême ; et ils disent que cette Intelligence se révèle plus éclatante et plus sublime à mesure que l'on monte les degrés de l'évolution spirituelle.

Tous les grands missionnaires, tous les grands médiums du passé, ceux qui ont produit les phénomènes les plus puissants, étaient pénétrés de la pensée de Dieu et ont déclaré agir en son nom.

Les initiés des temples de l'Orient, les Pythagoriciens, avaient tous en vue cet objectif suprême.

Jésus, dont toute l'existence, semée de miracles, c'est-à-dire de phénomènes grandioses, n'est qu'une communication constante avec l'invisible, l'affirme souvent : « C'est mon Père qui m'a envoyé. » De même chez ses apôtres qu'il n'avait choisis pour tels que parce qu'ils étaient tous médiums.

Et Jeanne d'Arc, cette vierge incomparable, qui possédait à un si haut degré les plus belles facultés : clairvoyance, audition, prémonition, etc., n'est pas moins précise en son naïf langage : « Je viens de la part de Dieu pour délivrer la France des Anglais. » Et encore : « Je viens de la part du roi du Ciel et je vous apporte les secours du Ciel. » Et par elle, la France s'est relevée de l'abîme où des événements effroyables l'avaient plongée ; elle a échappé à la destruction, à la mort. Ce qui démontre que Dieu ne se désintéresse pas autant des choses humaines que M. Béra paraît le croire.

Combien d'autres exemples célèbres ne pourrions-nous pas citer ? Mais nous devons nous borner.

Résumons-nous. Le spiritisme pratiqué sans but élevé, sans protection, sans soutien efficace, devient une œuvre pleine d'incertitude et de dangers. C'est la porte ouverte aux mauvaises influences. Mais inspiré par une pensée élevée, par les aspirations vers Dieu, il peut être une source de lumières et de forces morales. La prière, non pas banale et faite du bout des lèvres, mais ardente et venant du cœur, la pensée de Dieu, c'est l'arme qui écarte les esprits malfaisants ; c'est le lien magnétique qui attire les esprits du bien, nous assure leur assistance et, grâce à eux, nous pouvons communiquer alors avec ceux que nous avons aimés sur la terre, qui ont été la chair de notre chair, le sang de notre sang et qui, du sein de l'invisible, tendent encore leurs mains vers nous. Nous pouvons même, dans un but d'instruction et de relèvement, communiquer sans danger avec les esprits arriérés.

Dans ces conditions, comme l'a établi Allan Kardec, le spiritisme devient une œuvre féconde, une source de hautes et puissantes consolations, un moyen d'élévation et de moralisation pour l'humanité.

Dans un prochain article, nous examinerons les autres objections de M. Béra.

(A suivre).

LÉON DENIS.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

Aux principales périodes de l'histoire

I

CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS (I)

Le problème de la mort, demeuré si longtemps insoluble, cette énigme torturante que le sphinx ironique qui semble présider à nos destinées a proposé à l'homme dès son apparition sur la terre, se retrouve partout, insidieuse et menaçante, dans les écrits, dans les doctrines, dans toutes les religions des peuples de l'antiquité.

Les philosophes pas plus que les moralistes ne sont parvenus à la deviner, si bien que les prétendues solutions qu'ils ont essayé d'en donner se réduisent à de vagues hypothèses, à des légendes populaires plus ou moins poétiques, quand elles ne sont pas grotesques, à des systèmes quelconques aussitôt réfutés qu'ébauchés et finalement à des renseignements suspects et déconsidérés à l'avance que prétendaient nous imposer les vieux cultes idolâtres. N'avoir pour garantie de l'immortalité de l'âme que les attestations des prêtres de Jupiter, de Vénus ou d'Apollon, pouvait sans contredit paraître insuffisant.

Sans doute, chez les anciens comme de nos jours, il y a eu des sceptiques intransigeants, affirmant et enseignant que nulle autre vie ne succède à la vie présente ; mais ces négations étaient toutefois plus rares qu'elles ne le sont aujourd'hui, où il est de bon ton de nier *a priori*, sans rien savoir, sans s'informer, sans étudier quoi que ce soit, sous le fallacieux prétexte qu'il serait vraiment par trop naïf d'être dupe d'illusions, fussent-elles consolantes.

Les jeunes humanités, moins portées au désenchantement et au doute, ne demandaient, tout au contraire, qu'à croire, à la condition de trouver dans leur foi des espérances pouvant entrer en déduction dans le compte des misères et des amertumes de l'existence terrestre.

Les certitudes d'une vie éternelle qu'au *iv*^e siècle l'ancien monde avait n'avoir pas encore trouvées, il les avait longtemps et passionnément cherchées dans sa conscience et dans l'histoire. Il en avait demandé l'affirmation aux races qui l'avaient précédé. Par une transmission longtemps obscure,

(1). Les principaux documents utilisés dans la première partie de cette étude sont tirés d'un article remarquable publié il y a quelques années par M. A. Chassang dans la *Revue contemporaine*.

mais aujourd'hui scientifiquement démontrée, ses philosophes avaient hérité des spéculations, disons plutôt des révélations de la sagesse orientale et presque rien ne lui était étranger de ce qu'avaient cru et enseigné les prêtres de l'Égypte, les mages de la Perse et les brahmanes de l'Inde. Toutefois, assez difficile était l'assimilation par les peuples de l'Europe méridionale des croyances mystiques de l'Orient.

Autant les peuplades d'Asie acceptaient, par tempérament et atavisme de race, les perspectives d'un Nirvana, où semblait devoir s'annihiler la personnalité des croyants qui, avec délices, se noyaient à l'avance dans l'océan d'une Divinité immanente, universelle, autant protestaient contre une telle conception les citoyens de la Grèce et de Rome dont la personne humaine réclamait impérieusement ses prérogatives inaliénables, quelles que fussent du reste les exigences absorbantes de l'État et de la Cité.

Aussi, n'est-ce que chez quelques philosophes isolés que l'on trouve des adeptes du panthéisme asiatique, alors que dans le polythéisme grec ou romain, non moins qu'en Égypte, chaque citoyen, en raison même de la multiplicité de ses dieux, ne crut jamais à autre chose qu'à la persistance de la personne humaine, soit dans le Tartare ou les Champs-Élysées, soit même sur notre terre elle-même.

Ajoutons, toutefois, que cette croyance ne se maintint pas toujours sans altération. Suivant les temps, les points de vue et les doctrines que modifient si souvent les conceptions changeantes des cervelles méridionales, se manifestèrent des hésitations, des temps d'arrêt d'où jaillirent des revendications soudaines, caractérisées par des variations souvent originales et suggestives que nous nous proposons d'étudier, ici, ne fût-ce que pour suivre, d'après les indications de l'histoire et avec l'intérêt qu'ils méritent, les efforts généreux et persistants que fit l'ancienne Europe méridionale, pour se soustraire à l'antipathique perspective du néant et dégager des tâtonnements du paganisme la notion morale et réconfortante d'une vie ultérieure, juste rémunératrice des imperfections et des injustices de la vie actuelle.

Pour aussi loin que l'on remonte dans les annales grecques ou romaines, on voit le peuple ignorant et inconsciemment fétichiste entourer de chimères puériles ou de superstitions grossières la croyance à une autre vie, mais nulle part on ne la lui voit repousser de parti pris.

C'est dans les écoles de certains philosophes qu'il faut aller, pour rencontrer la négation systématique de cette croyance universelle et les stoïciens, eux-mêmes, ne résolurent la question de l'immortalité que d'une manière vague, indécise et sans autre motif — évidemment suggéré par leur impassibilité hautaine — que l'exercice du devoir ne saurait comporter l'espérance d'une récompense quelconque. Conception plus dédaigneuse que vraiment grande et morale et qui présument trop de la faiblesse humaine pour laquelle

ne saurait exister le fait d'un désintéressement absolu, surexcite en elle un des mauvais sentiments de notre nature : l'orgueil dont les éléments constitutifs sont une vanité outrecaudante aggravée par le mépris de toute infériorité.

Même indécision regrettable dans le domaine philosophique. Cicéron, dans sa première *Tusculane*, se demande « si la mort est un mal » et constate que les philosophes qui l'ont précédé sont en désaccord sur ce point. Lui-même hésite, se contredit. Tout en feignant de croire à l'immortalité, il n'en dit rien dans sa correspondance et dans le traité de la *Vieillesse*, se borne à la considérer comme un « *grand peut-être* », expression que lui empruntera plus tard, notre sceptique Montaigne. Il est vrai que le *Songe de Scipion* nous fait un brillant tableau de l'immortalité réservée aux grandes âmes ; mais ce songe est-il autre chose qu'une pure fiction littéraire ? Après tout, Cicéron n'est pas un philosophe original. Il n'est que l'écho des philosophes anciens et que de négations il y avait à glaner parmi les sceptiques, les matérialistes, les panthéistes et les épicuriens, à côté de démonstrations indécises et insuffisantes de l'immortalité ! Les uns croyaient à l'anéantissement complet de l'homme après la mort, les autres pensaient que les atomes dont nous sommes formés devaient produire d'autres combinaisons ou que « la parcelle de souffle divin » qui nous a été octroyée, selon l'expression d'Horace, devait remonter et s'absorber à jamais dans son foyer. Lucrèce, le matérialiste assermenté, irréductible, se vantait d'avoir réduit à néant tous les récits, concernant l'autre vie. Virgile, pour sa part, l'estimait heureux d'avoir mis sous ses pieds toutes les frayeurs du vulgaire — chose facile, après tout puisqu'au dire de Cicéron, « des fables aussi ridicules ne pouvaient inspirer d'effroi qu'aux vieilles femmes ».

Du sein de toutes ces négations sortirent d'étranges travestissements du dogme de l'immortalité, en même temps que du panthéisme oriental était sortie une vague *palingénésie*, sorte de retour à l'Être infini, après une série de migrations variées. De la même source, enfin, découla la doctrine de la *métempsychose* que la Grèce avait empruntée à l'Égypte et qu'elle défigura de mille façons, dans les efforts qu'elle tenta pour la rendre acceptable.

Ne rions pas, outre mesure, de ces tâtonnements, de ces parodies plus ou moins grotesques. Là, étaient les germes de vérités futures.

C'est avec une étonnante lenteur que ces vérités évoluent à travers toutes les circonvolutions de l'obscur cerveau des hommes. De toute incubation, même normale, ne sort-il pas une série de petites créatures d'apparence tératologique, larves informes, embryons équivoques, fœtus inertes dans les tissus desquels circule une vie hésitante qui avance, puis semble reculer, s'arrêtant parfois dans une impasse dont elle franchit toutefois l'obstacle apparent, pour arriver aux merveilles de l'éclosion, d'où jaillit tout l'être dans l'épanouissement final de sa complexe organisation.

Ainsi en est-il des idées qui longtemps cheminent dans l'ombre, des doctrines que défigurent tout d'abord tant d'erreurs, de superstitions, de symboles grossiers, mais qui malgré tout, finissent par se manifester au grand jour dans leur féconde réalité.

Ce phénomène curieux, nous pouvons le constater dans la lente évolution de l'admirable doctrine des réincarnations. Ce dogme fondamental n'apparut tout d'abord que sous la forme quelque peu ridicule d'une métempsychose dont on a tant ri autrefois et de nos jours encore et que ne comprit aucun philosophe de l'antiquité, si bien que Platon, lui-même, sembla vouloir la défigurer, soit qu'il ne pût en saisir la profonde signification, soit plutôt qu'il voulût la dissimuler aux yeux de ses contemporains, retenu qu'il était, sans doute, en tant qu'initié, par le serment qu'on dut lui imposer dans les mystères des temples égyptiens. Mêmes restrictions furent faites par Pythagore, autre initié.

Toujours est-il que cette métempsychose fut incontestablement ridicule dès le début, ainsi qu'on en pourra juger par les détails suivants.

Selon les Egyptiens, la vie de l'homme est chose multiple. Lorsque l'âme s'était séparée du corps d'un homme, elle allait dans celui de quelque animal et ce n'est qu'après toutes sortes de transmigrations, pendant un laps de 3.000 ans environ, qu'elle rentrait dans le corps d'un autre homme.

Cette doctrine bizarre, qu'elle fut apportée en Grèce par Orphée, Phérécyde de Seyros, Pythagore ou tel autre, fut complètement modifiée par les quelques philosophes qui finirent par l'adopter. Pour eux, ce n'était plus à la suite de migrations fortuites et nécessaires que l'âme finissait par se loger dans un corps humain, sa demeure définitive. Il fut admis que ces migrations dépendaient de certaines conditions provenant d'une certaine harmonie entre l'âme et le corps qui lui était désormais attribué, non par une loi cosmogonique, mais par une dispensation morale, en ce sens que les épreuves de la vie étaient considérées, par une bien plus haute conception, comme un châtiment appliqué à des fautes antérieures commises au cours d'une série d'existences successives et conséquemment comme un moyen de purification. D'après ce système, les animaux qui peuplaient la terre n'étaient autres que nos ancêtres coupables à divers degrés et expiant, dans une humble incarnation, les fautes d'une précédente vie humaine. Inutile d'ajouter que la conséquence dernière de cette croyance devait aboutir à l'abstention rigoureuse de toute nourriture animale, puisque tuer une bête c'était chasser l'âme d'un ancêtre de la demeure qui lui avait été momentanément assignée par les dieux. On sait que Pythagore et ses disciples se conformèrent aux exigences de cette doctrine et qu'ils peuvent être considérés comme les promoteurs du *végétarisme* actuel, auquel se soumettent tous ceux que révoltent les hécatombes quotidiennes d'animaux innocents

dont la chair, au dire des hommes carnivores, est indispensable au maintien de nos énergies physiques.

Platon, après Empédocle, reprit la doctrine pythagoricienne de la métempsychose et l'exposant à sa façon, insista spécialement sur le caractère moral qui lui avait été attribué.

Nous avons dit plus haut combien vagues furent ses idées concernant cette doctrine si peu comprise et ce n'est qu'en faisant la synthèse de ces idées, assez peu concordantes, du reste, qu'on rencontre çà et là dans le *Timée*, le *Phédon*, le *Phédre* et la *République*, que l'on peut arriver à cette conclusion que, pour lui aussi, la vie présente n'est autre chose que le châtiment qu'ont mérité des fautes antérieures et qu'une expiation préalable n'a pas encore effacées au Grand Livre de nos dettes. Après la mort, les âmes suffisamment réhabilitées reviendront habiter l'astre à la population duquel elles appartiennent et dont elles partageront le bonheur. Les autres seront soumises à une nouvelle série d'épreuves dont elles ne verront le terme que lorsqu'elles auront reconquis leur dignité première, conquête qui ne pourra se faire que dans une période de dix mille ans, sauf améliorations survenues dans le cours de ce temps d'épreuves continues. Plus tard, ces conceptions devaient fournir à Virgile quelques vers du VI^e Livre de l'*Enéide* dans l'exposition du système qu'Anchise fait à son fils Enée. Mais ce qui n'était pour Platon et surtout pour Virgile qu'un prétexte à dissertations plus ou moins poétiques, devint pour les Pythagoriciens et pour les néo-platoniciens d'Alexandrie, particulièrement, le sujet d'un enseignement précis et dogmatique.

Pour Plotin, chef de la nouvelle école, ce n'était plus une hypothèse, c'était un dogme officiellement accepté. Selon lui, « c'est une croyance universellement admise que l'âme a commis des fautes et que pour les expier, elle passe dans de nouveaux corps ». Mais quels étaient ces corps et dans quelles conditions s'opérait la migration des âmes coupables? Platon, dans ses mythes sur la métempsychose, n'avait pas hésité à faire passer les âmes méchantes dans des corps d'animaux. Il changeait les avars en éperviers ou en loups; en ânes les concupiscent, en singes les bavards lâches, insolents et grotesques.

Plotin proteste contre ces applications un peu forcées de la doctrine que matérialisaient ces spécifications étroites. Pour lui, l'épervier n'est qu'un épervier, le loup un loup, le singe un singe, mais les âmes perverses entraînent dans ces corps d'animaux en raison de l'affinité qui existe entre elles et ces bêtes malfaisantes.

Jamblique et Porphyre que ne satisfaisait pas complètement cette rectification, firent un pas de plus pour donner à l'hypothèse de la métempsychose tout à la fois une application plus élevée, en même temps qu'un caractère

plus scientifique. Suivant eux, l'homme revit non dans un âne, mais dans un homme à *nature d'âne*, non dans un lion, mais dans un homme à *caractère léonin*.

Vous croyez que nous en avons fini avec toutes ces explications bizarres ? Pas encore. Voici Proclus qui raffine à son tour. Il laisse à l'épervier son âme irraisonnable, mais il lui attache l'âme cupide et rapace et la condamne à vivre en lui. Voilà, selon Proclus, le dernier mot de la métempsycose.

Non, pas le dernier, s'il faut en croire quelques adeptes. Ne voilà-t-il pas les Manichéens qui, renchérissant sur leurs prédécesseurs, faisaient entrer les âmes coupables... Où donc encore ? Dans les végétaux ! Ce dont s'égayait fort saint Augustin, dans sa polémique contre une hérésie qui tout d'abord, l'avait séduit.

En présence de cette étrange doctrine si longtemps dévoyée, parodiée, défigurée, discutée et demeurée toujours ridicule, en dépit des explications que tentèrent les néo-platoniciens pour la défendre contre ses adversaires, ne formulons ni critiques, ni railleries, ni jugements. Toutes les objections qu'on peut faire aujourd'hui contre la métempsycose lui ont été adressées par les anciens. D'accord avec le bon sens populaire, des critiques ont fait observer dès l'antiquité que l'immortalité par la métempsycose n'est qu'une immortalité dérisoire. « Quand on accorderait que les âmes des morts passent dans d'autres corps, dit Athénée, qu'y gagnerions-nous ? N'ayant ni souvenir de ce que nous avons été, ni même soupçon d'avoir jamais été, que nous reviendrait-il d'une telle immortalité ? »

Ce à quoi répondent certains hommes sensitifs doués d'un don supérieur, tels qu'Empédocle qui affirmait avoir été précédemment jeune fille, jeune homme, oiseau, voire même esturgeon dans la mer, et que Pythagore si particulièrement pourvu de cette faculté de réminiscence qu'il se souvenait d'avoir été Etholide, au temps des Argonautes, Euphorbe, lors de la guerre de Troie, puis Hermotime de Milet, puis encore un obscur pêcheur de Délos.

Qu'est-ce à dire en résumé et quels enseignements pouvons-nous tirer de tous ces tâtonnements, sinon que Grecs et Romains plus ou moins perspicaces et diversement influencés par de mystérieuses inspirations, pressentirent la vérité de l'avenir et que cette métempsycose, appelée plus tard transmigration des âmes, ne fut autre chose que l'acheminement pénible et lent de la pensée antique vers la notion du dogme futur qui nous a été révélé à nous modernes, c'est-à-dire le dogme fondamental des réincarnations.

(A suivre)

ED. GRIMARD.

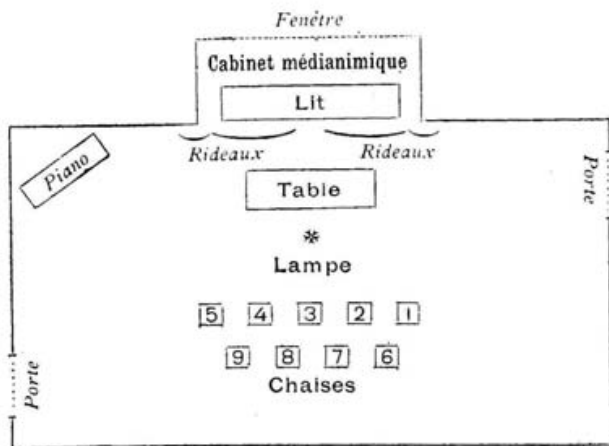
Une merveilleuse séance médiumnique

Avec Eusapia Palladino

Nous empruntons ce remarquable article à l'intéressante *Revue des études psychiques*, dirigée par M. CÉSAR DE VESME.

PLUSIEURS MATÉRIALISATIONS DE FIGURES HUMAINES (1)

La séance eut lieu, le 1^{er} mars 1902, dans l'appartement de la famille Avellino, au troisième étage de la maison sise au n° 29, rue Caffaro, à Gênes. Les assistants étaient : M. le Dr Henri Morselli, professeur de Psychiatrie à l'Université de Gênes, l'instituteur M. Louis Montaldo et Mme Montaldo, M. Ernest Bozzano, M. et Mme Avellino et leurs deux fils; enfin l'auteur de ce compte rendu.



(1) La séance en question est une de celles qui ont été tenues, il y a quelques mois, par un groupe de membres du *Circolo Minerva*, de Gênes, et qui eurent un si grand retentissement en Italie, surtout parce qu'elles décidèrent la conviction de l'éminent psychologue, Dr Morselli, au sujet de la réalité des phénomènes médiumniques. Ainsi que nous l'avons annoncé, ces séances formeront l'objet d'une étude que le Dr Morselli publiera, quand il jugera que le bon moment en est venu. En attendant, nous avons demandé et obtenu le compte rendu suivant, dû à la plume de M. Joseph Venzano, docteur-médecin très favorablement connu dans les milieux scientifiques de la ville où il réside. L'on remarquera, parmi les noms des personnes qui ont assisté à la séance, celui de M. E. Bozzano, dont nous avons publié plusieurs intéressants articles sur la paramnésie, etc. M. Avellino, chez qui la séance a eu lieu, est un ancien capitaine de la marine de guerre italienne. — N. de la R.

On avait choisi pour les expériences la salle à manger, en transformant l'encoignure de l'unique fenêtre en « cabinet médianimique ». Après que l'on eut transporté une partie du mobilier dans les pièces voisines, je fus moi-même chargé d'apprêter le cabinet. Alors, j'étendis au-devant de l'encoignure de la fenêtre une couverture en laine, de couleur rouge sombre; après quoi, j'appliquai, au moyen d'épingles, aux bords libres des rideaux, quelques bandes en toile noire. Avec le consentement des maîtres de la maison, je choisis ensuite un petit lit en fer, pareil à ceux en usage dans l'armée et je l'installai à l'intérieur du cabinet. C'est moi-même qui choisis aussi le matelas, et le plaçai sur le lit.

A 20 centimètres environ du cabinet, l'on mit une table en bois blanc, rectangulaire, pas trop grande; à moins d'un mètre d'elle on disposa un double rang de chaises. Un piano, placé en sens diagonal, se trouvait dans un coin de la chambre.

La pièce était vivement éclairée par une suspension à gaz, bec Auer.

Avant de commencer la séance, l'on contrôla rigoureusement Mme Palladino, le médium. Elle fut dépouillée, en notre présence, d'une partie de ses vêtements. Le contrôle plus intime, sans aucune restriction, a été exécuté par Mmes Avellino et Montaldo, dans une chambre à côté, où le médium se déshabilla complètement. Lorsqu'il se rhabilla, nous examinâmes un à un tous ses effets; nous en observions même les transparences pour nous assurer qu'ils ne cachaient rien. Voici quels ont été les effets examinés: pantalon et gilet en laine rose, chemise blanche, bas en coton noir, jupon et cache-corset en flanelle rose, blouse en flanelle rouge et jupe en laine bleue. Mme Palladino, pendant les séances, ne porte pas de corset. Dans l'unique poche de sa jupe, nous ne trouvâmes qu'un mouchoir chiffonné.

Le médium se rhabilla donc, en la présence des deux dames, qui ne la quittèrent pas un instant et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à 10 h. 1/2.

Mme Palladino s'assit à l'un des bouts de la table; elle avait, à sa droite, le professeur Morselli; à sa gauche, M. Bozzano; chacun d'eux posait une main et un pied sur une main et un pied du médium. Venaient ensuite, en formant la chaîne et en appuyant les mains sur la surface de la table, M. Montaldo, Mme Montaldo, Mlle Avellino et moi.

Presqu'aussitôt, la table se mit en mouvement. Le médium invita le Dr Morselli à placer le bras et la main qui lui restaient libres sur ses genoux, pour en constater l'immobilité. La table se souleva de plus de 40 centimètres, en restant suspendue en l'air presque une minute. Il faut remarquer que, pendant la lévitation, les mains des assistants étaient toutes soulevées; seulement la main droite du médium, jointe à la main gauche de

M. Morselli, touchait à peine la surface de la table, tandis que sa main gauche, libre, était, elle aussi, soulevée en haut. Lorsque la table retomba, lourdement, elle produisit beaucoup de bruit, à tel point que nous remarquâmes que, si cela se renouvelait, les locataires de l'appartement au-dessous auraient pu s'en trouver incommodés.

Il y eut, bientôt après, une deuxième lévitation de même durée. Le médium nous dit d'exercer une forte pression sur la table, de haut en bas, mais nous ne parvîmes qu'à la faire baisser de quelques centimètres seulement; chaque fois que nous cessions de presser dessus, la table reprenait la position d'auparavant. Après quoi, elle descendit toute seule, *doucement*, jusqu'à terre, sans y produire aucun bruit.

Presqu'aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avellino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les poulx aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore, par plusieurs nœuds, les bouts de la ficelle aux barres du lit. Après avoir contrôlé avec soin toutes ces attaches, le professeur Morselli en fit une troisième encore, toujours avec des nœuds fort nombreux, en fixant les pieds du médium à la traverse en fer du bout du lit.

Alors chacun de nous prit place sur les deux rangs de chaises. Au premier rang se trouvaient successivement assis, dans l'ordre marqué par le diagramme, M. Avellino père, moi, le prof. Morselli, Mlle Avellino et M. Avellino fils. Au deuxième rang, M. et Mme Montaldo, Mme Avellino et M. Bozzano. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu, que l'on pouvait encore lire — ainsi que le fit remarquer le prof. Morselli — les plus petits caractères d'un journal (corps 6) (1).

Après un quart d'heure environ, la table, qui était à un mètre de nous, et à 20 centimètres du cabinet, entra toute seule en mouvement. D'abord, elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été déplacés par deux mains, et il se forma, dans la partie supérieure, une large ouverture dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tête et la partie du corps qui étaient visibles se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes

(1) Ce moyen de déterminer l'intensité de l'éclairage d'une pièce, pendant les séances, mérite d'être retenu et imité. Il faudrait même ajouter à quelle distance de la lampe la lecture peut être faite. Les expressions dont on se sert le plus souvent dans les comptes rendus des séances : « On y voyait encore un peu... Les assistants pouvaient s'apercevoir réciproquement », etc., sont vraiment par trop vagues. — N. de la R.

circulaires de ce tissu — ce qui faisait qu'on n'apercevait qu'une petite portion ovale de la figure — une portion suffisante, pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute. Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts de deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer; et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Après quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent de rechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger on pouvait entrevoir le teint rosé du visage, les reliefs du nez, des zygomases et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarèrent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous; et, avant de se retirer, elle nous envoya plusieurs baisers sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment, nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le prof. Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été attachée. Le médium, entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les poulx excessivement serrés. Le prof. Morselli lui délivra alors les poulx avec beaucoup, de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds; Mme Palladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

Comme M. Morselli allait reprendre sa place, M. Bozzano fit remarquer que le professeur, se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé, en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit; le Dr Morselli occupa donc la chaise marquée dans le diagramme par le n° 5; et M. Avellino celle marquée par le n° 3, où le Dr Morselli était assis auparavant.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presque en même temps, nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme, assez ressemblante à celle dont

nous avons parlé plus haut. L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant, de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps, qui était évidemment matérialisé.

En attendant, le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec sa chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avions vu apparaître la figure précédente. Seulement, si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant entre elles quelques points de dissemblance. Le nombre de tours des bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon, que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme matérialisée était entouré par un nombre tout aussi grand de tours des bandes; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer, avec une certaine exactitude, sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là, encore, nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyions était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour 30 centimètres au moins, sur le devant du piano, jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agita en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Palladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort. Le professeur accourut, avec l'intention de la débarrasser tout aussi bien des deux ficelles qui restaient. Mais son étonnement comme le nôtre fut grand lorsque nous dûmes constater que le médium avait été de nouveau lié aux poulx, et fixé aux deux barres latérales du lit au moyen de plusieurs tours de corde, qui s'achevaient par des nœuds bien plus nombreux comme plus serrés que ceux qui avaient été faits au commencement de la séance par M. Morselli. C'est à tel point, que le professeur dut

renoncer à les dénouer lui-même ; il fallut que l'un de nous se mit à l'œuvre, mais il n'y parvint qu'après un travail assez long et patient.

Cette fois, l'on délia Eusapia, non seulement aux poulx, mais aussi aux pieds ; le lien du tronc la retenait seul, désormais, aux barres du lit.

Nous avions à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presque en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de quarante ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc garni de broderie de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps, qui n'était pas cachée par les rideaux, était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés, eux aussi, d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout, en nous en approchant, — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattît, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant, à différentes reprises, de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Pendant ce temps, les plaintes d'Eusapia continuaient et augmentaient toujours ; ce qui fait que nous nous décidâmes à pénétrer dans le cabinet. Elle occupait la position dans laquelle elle avait été laissée et elle paraissait lasse et souffrante. La respiration était oppressée ; la pulsation était agitée et forte ; il fallut se décider à suspendre la séance. Mme Palladino, toujours en transe, fut délivrée du seul lien qui lui restait ; nous la fîmes descendre de son lit et elle vint s'asseoir sur une chaise à l'un des bouts de la table. Il y eut encore quelques phénomènes insignifiants, après quoi nous accompagnâmes le médium dans la chambre à côté, afin d'inspecter de nouveau ses vêtements.

Tel est le compte rendu, rigoureusement, exact d'une séance dont l'importance se conçoit aisément. En effet, les phénomènes s'y sont déroulés dans des conditions de contrôle qui détruisent absolument les objections des adversaires. Les manifestations eurent lieu en pleine lumière, dans un milieu choisi, contrôlé et sévèrement apprêté par nous. Le médium a été soumis à un système d'investigations, aussi complet qu'on pouvait le désirer. Dans le

cabinet, le médium était ligotté de manière à délier la critique la plus rigoureuse. D'ailleurs, comme les manifestations se produisaient quelques instants seulement après que nous étions sortis du cabinet médianimique, et comme nous rentrions dans le dit cabinet quand les manifestations avaient à peine cessé, le temps aurait manqué au médium pour se délier et se relier tout seul. Enfin, peut-on admettre logiquement l'hypothèse que le médium, en un clin d'œil, se liât strictement les poulx, sans l'aide de personne ? Il n'est donc pas possible de supposer, en ce cas, un truc d'Eusapia. Encore moins pourrait-on avoir recours à la vieille hypothèse de l'hallucination. La durée des manifestations ; le fait qu'elles ont été invariablement perçues par tous de la même manière ; l'ombre que les formes matérialisées projetaient sur la muraille éclairée par le gaz ; enfin (puisque cela doit bien compter pour quelque chose) la conviction que chacun de nous a le droit de conserver au sujet de l'intégrité de ses sens spécifiques, — ce sont là des arguments qui éliminent victorieusement et absolument toute idée d'hallucination. Après cela, je ne sais ce qu'on pourrait encore m'objecter, si ce n'est qu'un manque de franchise pour ma part ; à cela il n'est pas besoin que je m'arrête, à tel point est digne de foi le témoignage des personnes distinguées qui ont assisté avec moi à la séance (parmi lesquelles l'éminent professeur Henri Morselli) et qui sont toutes là pour confirmer complètement ce que mes oreilles et mes yeux ont perçu.

Les phénomènes que nous avons constatés sont, par conséquent, dignes de la plus grande attention et de l'examen le plus consciencieux. Pour le moment, je ne me prends pas à discuter l'interprétation à donner à ces faits. Je me bornerai à dire que, quoiqu'ils échappent au patrimoine du positivisme scientifique, personne ne peut affirmer que leur explication ne réside pas en des lois psycho-physiologiques que nous ignorons complètement encore. C'est pour cela que l'on ne peut s'empêcher de blâmer les attaques après par lesquelles on s'efforce de combattre la réalité des phénomènes, en alléguant les fraudes, malheureusement trop vraies, de quelques médiums. Il est à souhaiter que les savants, en mettant de côté la méthode commode, mais stérile, de la négation *a priori*, se décident enfin à examiner des faits, dont l'étude est destinée à éclairer la région scientifique d'une nouvelle lumière éblouissante.

Gênes,

D^r J. VENZANO.



SUR L'IDÉE DE DIEU

CORRESPONDANCE

Un lecteur anonyme de la *Revue Spirite* me fait l'honneur de me prendre à partie à propos de mon article du mois dernier sur *l'Idée de Dieu* qu'il trouve dangereux, et d'un autre article du même mois sur *La Preuve décisive*, qu'il juge faux. Décidément je n'ai pas l'heur de plaire à ce correspondant. Mais comme ses critiques et ses craintes pourraient être partagées, dans une certaine mesure, par d'autres lecteurs ; comme elles ont un caractère général et me permettent de fournir des explications que je m'attendais bien à avoir à fournir — car ce n'est pas impunément qu'on s'attaque aux phrases toute faites, sonores et creuses, qui ont bercé l'enfance de l'humanité — comme je tiens surtout à éviter les malentendus avec les lecteurs de la *Revue*, je saisis avec empressement, et en vertu de mon droit de réponse, l'occasion d'expliquer les idées que je soutiens.

Voici d'abord *in extenso* la lettre de notre correspondant anonyme :

Paris 7 décembre 1902.

Madame,

Voulez-vous me permettre, en mon nom et au nom de quelques amis, de vous dire les réflexions que nous a suggérées la lecture de votre dernière *Revue*.

Dans un article, intitulé « l'Idée de Dieu », un de vos collaborateurs, — le principal, dit-on, — a fait une profession de foi absolument athée et matérialiste.

Après avoir raillé M. Léon Denis d'avoir enlevé, par surprise, au Congrès de 1900, un vote en faveur de la croyance à l'existence de Dieu, l'auteur de l'article s'attache à démontrer que toutes les conceptions que nous nous faisons de la Divinité sont absurdes et enfantines.

Il examine cette question à la lueur de *la science moderne*, dit-il, page 723 : et, reprenant des paradoxes bien vieillis, il conclut que Dieu n'est pas immatériel, qu'il n'est ni bon, ni juste, ni parfait, ni créateur, ni cause première, ni même une intelligence directrice de l'évolution. — Il termine en disant : « Dieu existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? Je n'en sais rien ».

Il y a des siècles que de grands penseurs, des philosophes, des théologiens ont essayé de résoudre cette question, — ils y ont renoncé. Les plus grands génies se sont inclinés devant ce mystère, et ce n'est pas un petit article de revue, écrit en un tour de main, qui élucidera cet immense problème.

Mais, et c'est pour cela que je vous écris, les conséquences de cette lecture pourront être déplorables pour tous les esprits indécis, peu avancés ou peu instruits qui le liront.

Ils se diront que puisqu'un rédacteur de la *Revue Spirite* fait profession d'Athéisme, il doit être dans le vrai, et les idées matérialistes qui circulent de plus en plus de tous les côtés doivent être exactes — un Dieu créateur, juste et bon n'existe pas — la *Revue* le dit.

Si on continue sa lecture, on trouve un autre article qui nous a aussi profondément étonnés; il est du même rédacteur, et, après l'avoir lu, on reste convaincu que l'auteur ne croit pas à la communication. Tous les travaux qui ont été faits depuis 50 ans ne comptent pas pour lui.

Il veut bien admettre que toutes les preuves apportées depuis un demi-siècle, par des penseurs et des savants de tous les pays, l'ont été de bonne foi, mais il les trouve toutes défectueuses et discutables. Heureusement que ce rédacteur est arrivé et qu'il apporte avec lui un moyen de contrôle infaillible. Si on le suit, on aura *la preuve décisive* — car cette preuve on ne l'a pas encore (p. 747, § 4).

Mais, comme pour faire avaler cette dure pilule, il faut l'entourer d'un peu de miel, l'auteur termine son article en disant que cette preuve *existe* (p. 752), mais qu'il faut la trouver.

Malgré cette conclusion bizarre et à laquelle on était loin de s'attendre, tous ceux qui liront cet article seront absolument convaincus qu'il n'y a aucune preuve de la réalité de la communication, qu'on la cherche en vain depuis 50 ans, et que puisqu'on ne l'a pas trouvée, il y a gros à parier pour qu'on ne la trouve pas. — Ces idées sont fausses et dangereuses.

Pardon de cette longue lettre. Ne voyez dans ce qu'elle contient que le désir que nous avons de défendre notre doctrine, et de vous signaler une erreur qui vous a certainement échappé.

Ne pourriez-vous, dans un prochain numéro, faire paraître un article qui atténuerait, dans une juste mesure, les idées par trop hasardées de votre collaborateur.

Agrez, Madame, les sentiments respectueux

d'un de vos lecteurs.

D'abord que notre correspondant se rassure. Les idées exprimées dans les articles incriminés me sont entièrement personnelles et n'engagent en aucune façon la *Revue*. Notre estimable directrice a pensé que chacun, en notre siècle, a le droit d'exprimer son opinion, sans avoir à subir une censure ecclésiastique, que le jugement de ses lecteurs, — n'en déplaît à notre contradicteur — est suffisant, pour leur permettre de distinguer la vérité du sophisme, et qu'enfin la *Revue* n'a pas pour mission de préparer à ses abonnés une pâtée intellectuelle, suivant une formule orthodoxe. Il faut être dans notre beau pays de routine, et subir le triste héritage de quinze siècles d'entraves à la liberté de penser, pour être réduit à défendre de pareils truismes. Voilà bien la preuve manifeste du danger de faire du Spiritisme une Religion ou une Doctrine, au lieu d'en faire une Science, et cela en dépit d'Allan Kardec, qui s'en est toujours défendu, et que quelques-uns de ses disciples voudraient emprisonner dans ses livres. Par un procédé semblable, les disciples de Jésus, avec quelques préceptes de morale, sont arrivés à édifier la religion dogmatique et intolérante que l'on connaît. Le pharisaïsme étroit des Juifs, le despotisme autoritaire de l'Eglise, subsistent plus qu'on ne croit au fond des meilleurs esprits, bien qu'ils s'en croient libérés.

Je veux régler tout d'abord la question, pour moi la moins importante,

celle de la « Preuve décisive ». Je ne pense pas que les lecteurs de la *Revue* aient pu voir dans cet article autre chose que ce que j'ai voulu dire et ce que j'ai dit : non pas que la preuve décisive n'existe pas, mais qu'il serait très intéressant de tomber d'accord sur un fait bien connu qui, par suite de la façon méthodique avec laquelle il aurait été observé, et de la qualité des observateurs, répondrait à toutes les objections *actuelles* de la science et des savants — qu'il est insensé de considérer toujours comme négligeables et dignes de mépris. Ce sont pourtant eux, quand ils sont ralliés au spiritisme, dont les noms reviennent sans cesse, et que l'on cite à tout propos. Eh bien ! je n'ai fait que dire ceci : quelques-uns des grands témoins sont morts, d'autres semblent avoir été trompés ; pour la plupart les faits cités sont très anciens, et il faut à notre époque des faits toujours nouveaux, répondant aux objections nouvelles qu'on ne pouvait prévoir autrefois ; voilà pourquoi je suppose qu'une preuve établie dans les conditions que j'ai proposées aurait des chances de faire impression et faciliterait bien des discussions, qui s'égarent dans le vague sans convaincre personne.

Je passe à l'idée de Dieu. D'abord qu'il soit bien entendu que ce n'est pas Dieu que j'attaque. Pour moi, il est l'Inconnu et l'Inconnaissable, et il me paraît aussi fou à l'homme de se dire fixé à son égard qu'à la goutte d'eau de vouloir contenir l'Océan. L'homme ne peut pas plus attaquer Dieu que le ver de terre attaquer le soleil. Ce que je discute, c'est l'idée de Dieu, et les diverses fortunes qu'elle a subies, et, de son inconstance passée, il m'est impossible de conclure à sa permanence future. Dire d'un homme qu'il est athée ou matérialiste, ce n'est rien autre chose que de lui coller une épithète dans le dos. Cela ne signifiera jamais rien, cher Monsieur, tant que, vous ne pourrez pas me dire au juste ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que la matière ; or je vous défie bien de le dire avec certitude. Si vous me dites que vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, je vous répondrai que vous n'avez pas le droit d'en parler, de dire qu'il est ceci ou cela, et surtout, comme font les prêtres (et comme je l'ai vu faire à bien des Esprits dans des séances spirites ridicules), de dire que Dieu *veut* ceci ou *ne permet pas* cela. C'est de l'outrecuidance cléricale, ni plus, ni moins. Et si vous me dites que vous savez ce qu'est Dieu, vous me permettrez de vous répondre, avec tout le respect possible, que vous venez de proférer une énormité si monstrueuse que l'ignorance seule du sujet peut justifier une telle assertion. Que diriez-vous du microbe logé dans une des cellules de votre corps qui prétendrait savoir si vous êtes bon ou méchant, parfait ou imparfait, faible ou puissant ?

Vous m'opposerez peut-être, en me renvoyant la balle, que je n'ai pas alors davantage le droit de parler de Dieu et de dire ce qu'il est. J'ignore ce qu'il est et je n'en parle pas, mais je puis, dans une certaine limite, savoir

ce qu'il n'est pas, car ce n'est pas lui que je considère alors, mais l'idée que les hommes s'en font. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes d'accord tous deux, je suppose, pour dire que Dieu n'est pas le fétiche grossier qu'adore le sauvage, et c'est tout simplement en étendant cette idée que je puis savoir que le Dieu que vous imaginez est aussi, dans son genre, un fétiche, d'une autre sorte assurément, mais tout aussi impossible.

Vous dites, mon cher contradicteur, que j'emploie des « paradoxes bien vieilliss » et qu'« il y a des siècles que des grands penseurs, des philosophes, des théologiens, ont essayé de résoudre cette question et y ont renoncé. » Eh ! que fais-je autre chose que vous dire de renoncer comme eux à parler de Dieu, à dire surtout que vous savez qu'il possède tel ou tel attribut, dont vous le gratifiez sur la foi illogique de ces mêmes penseurs et théologiens qui ont renoncé à leur problème ? Pour un paradoxe, voilà un paradoxe. Et ces fameux philosophes et théologiens ne s'en tiennent pas à un paradoxe, ils les collectionnent.

Vous dites que mes arguments sont dangereux, mais vous ne les réfutez pas. Voulez-vous me dire comment vous pouvez faire accorder, autrement que par des sophismes, la bonté absolue avec la justice absolue, la perfection de Dieu avec l'imperfection du monde, son ouvrage ; la bonté de Dieu avec la loi immorale du plus fort, qui régit toute la nature ; le bonheur de Dieu avec la souffrance universelle des êtres sensibles ; la Création avec l'Évolution ; l'immutabilité divine avec la loi de perpétuel progrès, etc., etc. Vous me direz qu'on a déjà répondu à tout cela. Oui, mais par des arguments de sentiment qui ne convainquent que ceux qui sont convaincus d'avance. Je regrette que la place dont je dispose ne me permette pas de vous démontrer dans combien de sophismes vos fameux théologiens nous ont noyés pour soutenir les diverses perfections de leur Dieu.

Assez longtemps on a cherché, non ce qui était vrai, mais ce qui paraissait utile, profitable ou consolant pour l'humanité, et aussi, il faut le dire, ce qui satisfaisait nos secrètes aspirations intimes, la justification de théories préconçues.

Cependant rien n'est plus certain sinon qu'il ne suffit pas qu'une chose nous paraisse désirable, ou bonne, ou juste, pour qu'elle soit, et ma profession de foi se borne à cet axiome, qui n'est ni athée, ni matérialiste : *Rien n'est beau que le vrai*. Or le vrai, c'est la science qui le donne, ce n'est pas la doctrine, ni des philosophes, ni des théologiens, de ce monde ou de l'autre.

On me reproche de me baser sur la science pour examiner l'idée de Dieu. Sur quoi me baserai-je donc ? Sera-ce sur la métaphysique des anciens penseurs et philosophes, qui les a égarés dans les obscurités et les contradictions les plus constantes ; ou sur la scolastique, qui a conduit les théologiens à l'absurdité des dogmes que l'on sait. Tout au contraire, il est deux

hommes de science qui ont fait faire à l'idée de Dieu un pas immense : Galilée, qui, en nous révélant l'infini des cieux, a détruit le séjour des bienheureux, le Dieu anthropomorphe, la géocentrie et leurs conséquences ; Darwin, qui, par la doctrine de l'évolution, a ruiné définitivement le dogme de la Création — et, n'en déplaise à mon contradicteur — je ne puis comprendre un Créateur sans création. Que l'on veuille bien réfléchir un seul instant à ce que peut devenir le Dieu antique, celui des théologiens, privé par l'évolution de ses attributs de Créateur omnipotent, privé par la doctrine spirite de ses attributs de justicier — puisque « Dieu ne punit ni ne récompense » et que c'est l'âme qui se punit et se récompense elle-même par le simple fait de la conséquence fatale des actes — privé, par le bon sens, du pouvoir de bouleverser les lois de la nature en faisant des miracles ; et l'on verra qu'il faut indispensablement refondre l'idée que nous nous faisons de l'Etre suprême, et qui n'est qu'une idée bien momentanée, bien transitoire, entre celles des vieilles théologies et celles que l'avenir nous réserve.

Je veux, en aussi peu de mots que possible, pour être plus clair, montrer d'où nous vient l'idée de Dieu, telle que nous la concevons maintenant, et ce qu'elle est appelée à devenir dans un avenir prochain. On verra que rien n'est si peu certain que la durée de l'idée d'un Etre parfait, bon et juste, créateur de toutes choses, tel que nous l'imaginons à notre époque. Ce que l'homme prend pour des idées éternelles est souvent bien fugace, et doit aller prendre place à côté de l'éternité de ses empires et de ses chimères.

Où trouverons-nous donc la première conception d'un Créateur parfait ? Ouvrons les annales des anciennes civilisations. Ce n'est pas dans la vaste Chine ni dans l'Inde antique. Confucius et Bouddha sont des philosophes, des moralistes, ils enseignent la conduite de l'homme à l'égard de son semblable, ils évitent de parler d'Etre suprême. Voici d'après le Dr Gibier, que les spirites ne récuseront pas (1), ce que Bouddha, mourant, enseignait à ses disciples : *Dieu lui-même n'est autre chose que le principe moteur, que la force occulte des êtres, que la somme de leurs lois et de leurs propriétés, que le principe animant, en un mot, l'âme de l'univers*, etc. (Que le lecteur veuille bien se reporter à la fin de mon précédent article, il verra que je suis en bonne compagnie avec les philosophes de l'Inde antique, et un bon spirite comme Gibier.

Moïse lui-même, l'auteur supposé de la Genèse, parlant de Dieu, l'appelle « les Forces » « Elohim » ; et voici ce que Strabon dit du grand législateur juif (Geogr., lib. XVI) : « Moïse qui fut un des prêtres égyptiens, enseigna que c'était une erreur monstrueuse de représenter la divinité sous la forme des

(1) *Analyse des choses*, page 170.

animaux, comme faisaient les Egyptiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi que le pratiquent les Grecs et les Africains : *Cela seul est la divinité*, disait-il, *qui compose le ciel, LA TERRE et tous les êtres, ce que nous appelons le monde, l'universalité des choses, la nature, etc.* » Ce Dieu-là est-il immatériel et parfait ? Et pourtant c'est là la doctrine ésotérique des temples d'Egypte. Voulez-vous connaître par contre la doctrine exotérique, celle qu'on enseignait au vulgaire, incapable de comprendre la philosophie, et qu'il fallait distraire de ses misères par des fables appropriées à son intelligence. Vous allez reconnaître immédiatement le créateur, juste et bon, du catéchisme, celui auquel tient notre correspondant.

« Lorsque Thèbes fut devenue capitale de l'Egypte, dit Seignobos (1), le dieu de Thèbes, Amon (c'est le soleil) eut le plus grand de tous les temples et fut regardé comme le plus grand de tous les dieux. Les prêtres finirent par se le représenter *comme un être parfait, éternel et tout-puissant, qui a tout créé et n'a pas été créé lui-même* ; « le père des pères, la mère des mères. » Ils disaient que les autres dieux avaient été créés par lui, ou qu'ils étaient le même dieu sous un autre nom ; on l'appelait souvent de plusieurs noms à la fois : Amon-Râ-Harmakhis. »

Voici des passages caractéristiques d'un hymne au soleil (2), qui nous a été conservé : « Oh ! lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même... Enfant qui naît chaque jour, vieillard qui parviens à l'éternité ! Si élevé qu'on ne peut l'atteindre ! Seigneur de la demeure mystérieuse ! Etre caché dont on ne connaît pas l'image ! Seigneur des années qui donne la vie à qui lui plaît... Il a créé le sol, l'argent, l'or, le lapis. Il fait les herbes pour le bétail, les plantes pour les hommes. Il fait vivants les poissons dans le fleuve, les oiseaux dans l'air... Les hommes sortent de ses deux yeux, toutes les races d'hommes... Salut à toi, disent-ils, nous nous prosternons devant toi, qui nous a créés. Tu es béni de toute créature, au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre, au plus profond des mers. Les dieux s'inclinent devant ta sainteté, les âmes exaltent celui qui les a créées, elles te disent : sois en paix, père des dieux, créateur des êtres, formateur des choses, roi souverain, etc. »

Si maintenant on veut bien considérer qu'à l'origine le culte du soleil fut très répandu, que l'Egypte a été le berceau des religions grecque, romaine et chrétienne, d'où est sortie la religion catholique — que la doctrine spirite a repris pour son compte, en élaguant certains dogmes : la divinité du Christ, l'éternité des peines, et en ajoutant la réincarnation — si l'on veut bien surtout considérer que tous les philosophes et tous les théologiens ont été

(1) *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, page 60.

(2) *Op. cit.*

chrétiens depuis dix-neuf siècles, pour la bonne raison qu'on brûlait les autres, on admettra peut-être que je ne suis pas si athée que j'en ai l'air, en soutenant que l'idée du Créateur parfait, bon et juste, est une idée qui touche plus à sa fin qu'à son début. Je ne demande qu'un instant de réflexion encore pour qu'on se rende compte que le « Seigneur » « le souverain Maître de toutes choses » sont des expressions qui s'appliquent à des potentats asiatiques ou à leurs dieux ; qu'il est tout naturel, pour des peuples que le soleil jette dans une admiration et une reconnaissance telles qu'ils en font leur Dieu suprême, de dire que Dieu réside dans les cieux, qu'il est éclatant de gloire et de majesté, qu'il est le père très bon de toutes choses, le créateur de toutes choses, l'Éternel, l'incorruptible, l'immuable, le juste qui répand ses rayons sur le bon comme sur le méchant, etc. Mais tout cela s'applique uniquement au Soleil, et c'est le Soleil, mon cher Monsieur, que vous adorez, sans le savoir, bien entendu, et par tradition, depuis les temples égyptiens.

Voilà d'où nous vient, avec des modifications qui l'ont spiritualisée et raffinée, la conception actuelle que nous nous formons de Dieu. Vers où tend-elle à présent ?

Eh bien ! le grand mathématicien et astronome Laplace a dit que, en vertu du principe de l'indépendance de l'absolu : « une des propriétés remarquables de l'attraction est que, si les dimensions de tous les corps de l'Univers, leurs distances mutuelles et leurs vitesses venaient à croître ou à décroître proportionnellement, ils décriraient des courbes semblables à celles qu'ils décrivent, en sorte que l'Univers offrirait toujours la même apparence à ses observateurs. » En un mot, nous ne pouvons observer et connaître que des rapports.

Il en résulte qu'il n'y a aucune absurdité à imaginer qu'une des gouttes de notre sang, par exemple, soit un Univers, dont les atomes soient des mondes, sur lesquels vivraient de petits hommes aussi intelligents et ingénieux que nous. Pour eux nous serions Dieu. Ils pourraient nous supposer aussi parfaits qu'ils le voudraient, et s'imaginer que le bien leur vient de nous et le mal de leurs péchés. Nous-mêmes, par la loi de l'indépendance de l'absolu, nous sommes très probablement dans de semblables relations avec un être de proportions inimaginables, qui peut se déplacer sans que nous en ayons la moindre idée, avoir ses intérêts, ses faiblesses et ses passions, à nous totalement inconnues, et qui est notre Dieu. Lui-même, — et cela à l'infini, notez-le bien, car il est absurde de mettre des bornes à l'infini — tient à l'égard d'un autre les mêmes relations. Cela n'a rien d'impossible et ne peut être réfuté ; et c'est plus conforme à l'idée de l'infini que celle que nous avons actuellement. Mais je le demande, quel intérêt pour notre être insignifiant peut avoir, dans une semblable gradation, l'être qui se trouve placé par rapport à nous à la 9^e puissance ?

Que faut-il conclure de là ? Rien, sinon qu'il faut être tolérant pour les idées d'autrui, et ne pas s'imaginer que l'autorité des philosophes passés soit une barrière qu'il faille à toute force respecter, surtout quand on sait que leurs idées étaient faussées par leurs croyances dogmatiques. La vraie sagesse consiste à penser par soi-même, et non pas à répéter éternellement les idées d'autrui : avec de telles théories, Galilée et tous les novateurs resteraient encore aujourd'hui en prison ; la vraie science consiste à toujours douter. Et pour finir par l'idée de Dieu, qui fait le fond de cet article, je dirai avec le D^r Gibier et les sages de l'Inde, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, surtout nos absurdes théologiens :

« Ce qu'est Dieu, Lui seul le sait, et peut-être ne le sait-il pas ? »

G. BÉRA.

P. S. — Depuis que cet article a été écrit j'ai reçu, pour le soutien de mes idées, des encouragements précieux de spirites d'une autorité reconnue et respectée. Bref, je réclame pour les spirites le droit à *la pensée libre*, pour éviter de retomber dans les erreurs et les fautes du dogmatisme. Qui sait comment nos petits-fils concevront Dieu ? Les sociétés évoluent de la forme monarchique vers la forme républicaine. Il est probable que la notion de Dieu subira une semblable évolution.

G. B.

VIEILLES NOTES

VIII

Puisque quelques lecteurs aimables ont bien voulu s'intéresser à mes histoires de magnétisme, je vais leur conter celles, plus récentes, qui ont trait au spiritisme. Je n'extrais de mes vieilles notes que les faits les plus intéressants et les exposerai tout simplement comme je me suis appliqué à le faire jusqu'ici :

Rien de scientifique, rien que des historiетtes vraies. Si vous souriez, Madame, achevez-en la lecture ; si vous baillez, tournez les pages, les auteurs qui prêtent leur plume à la Revue vous offrent un choix d'articles toujours intéressants qui réveilleront votre esprit endormi.

Comme ils sont vivaces nos souvenirs d'enfance ! Avez-vous remarqué combien certains émergent sur le lointain sentier vers lequel nous retournons quelquefois la tête ; ils rappellent ces vieux troncs d'arbres que semble vouloir respecter le temps.

Je vous dirai plus tard comment j'ai admis les idées spirites et j'évo-

qu岸ai d'abord quelques souvenirs demeurés vivaces en mon esprit comme le lierre toujours vert qui rampe autour de vieux murs. Sur la longue et sinueuse route de la vie, on marche en songeant, sans regarder le paysage, les ruisseaux, les hameaux qui passent, et, pour se remémorer les beautés de son voyage, on est souvent contraint de revenir en arrière.

C'est ainsi que je vois renaître bien des souvenirs de ma jeunesse qui n'avaient laissé que de vagues souvenirs en ma mémoire, fleurs fanées qui ne parlent pas et qui disent tant de choses.

La plus vieille note de ma prime enfance... elle a bien près d'un demi-siècle, se rappelle à ma pensée par un mot, un seul, il est de ma mère, et reste là ineffaçable.

Nous habitions à Paris une maison calme et retirée où venait quelquefois causer le soir un vieil ami de mon père, un méridional âgé dont je dessinerais encore la silhouette exacte ; il nous racontait des choses étonnantes d'esprits évoqués, de fantômes apparus qui laissaient mon père dans un doute froid et amical, qui endormaient régulièrement ma mère et qui me donnaient des cauchemars.

Un soir que le vieillard conteur menaçait d'appeler chez nous tous ses esprits fantômes, ma mère se leva en lui disant qu'il était temps d'aller se coucher avec eux et, peu respectueuse pour les cheveux blancs du bonhomme, ajouta à haute voix, après l'avoir reconduit jusqu'à la porte : Oh ! la vieille ganache !! L'huis était-il bien clos lorsqu'elle les prononça, les éclats de rire de mon père et les miens parvinrent-ils aux oreilles du vieux spirite ?... Alla-t-il rejoindre ses amis invisibles là-bas, là-bas ? Je l'ignore, mais il ne revint jamais.

— Plus tard, j'avais 15 ans, ma mère devenue veuve, un autre ami, compatriote de mon père, vint présenter à ma mère une demi-page d'écriture qu'il affirmait être de la main de mon père.

« Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? lui dit ma mère. Je sais bien que mon mari vous a écrit souvent et comme cette lettre me serait pénible à relire, gardez-la.

— Mais, chère Madame, c'est hier soir qu'il l'a écrite. — Allez conter à d'autres vos histoires de revenants, lui dit ma mère, qui ne crut jamais aux choses de l'au-delà... ni aux autres. »

— Des anecdotes plus intéressantes se rattachent à ma famille créole.

Ceci se passait à « l'époque fiévreuse des tables tournantes », ainsi que dit l'aimable femme qu'est ma belle-mère — Est-ce au spiritisme que je dois cette charmante exception ? — Partout, à l'île de la Réunion, à l'île Maurice, en France, en Angleterre et surtout en Amérique, où les premiers esprits frappeurs avaient signalé leur présence chez la famille Fox, on faisait tourner les tables, on appelait les esprits, et partout ils accouraient

pour dire et faire des choses surprenantes, choses comme on n'en voit plus, ajoute toujours Mme B. — Sans doute parce que, très obéissante aux avis éclairés de son confesseur, elle a promis alors de ne plus appeler les esprits suppôts de l'enfer. Il semblait qu'à cette époque déjà lointaine de 1850 à 1860, les portes de l'au-delà fussent restées ouvertes, ou qu'une grande brèche eût été pratiquée au mur du Purgatoire et du Paradis; car ce qu'il y a de certain, c'est que les esprits échappés en masse accouraient revoir la terre et ses habitants. Des faits merveilleux se succédaient dans toutes les familles, sur toutes les habitations où régnait une agitation fiévreuse causée par le nouveau, l'inconnu, le merveilleux, pour tout dire. Tout le monde s'en occupait, et alors, on voyait peu de mal à cela, car les prêtres des quartiers, les vieux s'en souviennent encore, venaient assister à ces réunions où leurs amis disparus arrivaient leur dire que s'ils étaient trépassés, leurs âmes éternelles étaient près d'eux.

Cependant, ces réunions de chaque jour autour des tables commençaient à faire tort à celles de la chapelle et le clergé s'en émut et se ressaisit. Il prétendit arrêter le développement du mal. « Il est temps d'étouffer les progrès de la contagion, dirent les évêques, et des ordres arrivèrent un jour dans la petite île de l'Océan indien, prescrivant de cesser tout commerce avec le diable... sous peine d'excommunication ! Et les bonnes gens obéirent à leurs curés.

Voici quelques faits datant de cette époque :

Un soir que la famille B... était réunie autour d'une table dans le grand salon, en pleine lumière, un esprit pria d'appeler M. A. B... grand-père de ma femme — laquelle n'était pas encore au monde — afin de lui faire une communication très importante. M. A. B... fumait tranquillement sa pipe sous la varangue, songeant à ses champs de cannes, à son café, à son usine plus qu'aux esprits auxquels il n'ajoutait pas foi. Alors on l'appela une seconde fois. « Venez, cher père, l'esprit vous attend pour vous dire son nom. — Laissez-moi en paix, mes enfants, avec vos amusements. » Enfin l'une de ses filles vint le supplier de rentrer au salon. « Allons, mon enfant, voir ce que me veut ton esprit, » et l'excellent homme s'approcha du guéridon qu'entouraient tous ses enfants en prononçant la formule : « Esprit, que me veux-tu ? » — Et l'invisible dicta : « Cher Monsieur B..., je suis le capitaine Biarnès, vous vous souvenez que j'ai chargé vos sucres sur votre voilier le « Bois Rouge » il y a deux mois, j'ai mis à la voile le — date exacte. — vous le rappelez-vous ? — Oui. Eh bien ? — Eh bien je viens vous dire que votre voilier « Bois Rouge » s'est perdu corps et biens dans la tempête sur les côtes rocheuses de Simon's Bay au Cap de Bonne-Espérance, il y a dix jours, moi et tous mes matelots avons péri et mon âme ne pouvait quitter les flots sur lesquels elle erre depuis ce jour-là. Je ne serai tranquille qu'après vous avoir assuré que nous avons tout fait pour sauver le navire, mais la mer

était trop mauvaise et la volonté de Dieu s'est accomplie. — Si le fait est vrai, répondit M. B..., C'est votre mort et celle de vos braves marins que je déplore le plus, mais jusqu'à preuve du contraire, permettez-moi de douter de la véracité de cette triste nouvelle. Si vous êtes noyé, comment pouvez-vous être là dans cette table ? — C'est pourtant la vraie vérité, dicta le guéridon en s'agitant et en frappant d'un pied rapidement, vous verrez, mon cher Monsieur B..., que l'armateur de Nantes vous confirmera la nouvelle dans quatre mois ; adieu Monsieur B..., portez-vous bien, vous et votre famille. Merci, adieu ! » Et quatre mois juste après ce soir-là, me disait le cher aïeul de ma femme en me racontant cette histoire trente-cinq ans plus tard, car à cette époque nous n'avions pas comme aujourd'hui les vapeurs qui nous apportent le courrier deux fois par mois, la perte du navire « Bois Rouge », de son équipage et du brave capitaine Biarnès me fut réellement confirmée. Que répondre à cela ? ajoutait philosophiquement le cher vieillard.

Une autre fois, c'était vers la fin de l'année 1855, un navire mouillé en rade de Saint-Denis venait d'apporter le courrier. On avait alors l'habitude d'envoyer au chef-lieu deux Malabars qui faisaient la route de Sainte-Suzanne à pied pour aller chercher les lettres. Partis le matin avant l'aube, ils étaient de retour au coucher du soleil quand ils ne s'arrêtaient pas trop souvent chez quelque boutiquier chinois de la route « prendre un coup de sec ».

En attendant les deux Indiens, les enfants se mirent à la table et appelèrent l'un des esprits familiers qui se présentaient régulièrement chaque jour et pour des commissionnaires de Belzebuth répondaient à nos tantes, charmantes demoiselles alors, avec politesse et bonté. On leur demanda d'aller à Saint-Denis chercher les nouvelles saillantes et de revenir les annoncer. L'un deux qui se disait avoir été mage et s'appeler Bé Bagdo revint moins d'un quart d'heure après annoncer par la corbeille au crayon, que dirigeait la main innocente et consciente d'une de ces demoiselles, que le tzar Nicolas était mort le 2 mars et que les armées alliées avaient terminé le long siège de Sébastopol dans la première quinzaine de juin. Lorsqu'on lui demanda la date exacte de la prise de la ville russe, Bé Bagdo répondit. — Je ne sais au juste c'est le 7 le 8, ou le 9. Ce fut en effet le 8 juin 1855.

— On avait hâte de vérifier la nouvelle et l'on attendait anxieusement le retour des Malabars. Encore une question dit notre grand-père à ses enfants : « Nous allons recevoir 6 ou 8 numéros de la *Revue des Deux Mondes*. Si votre mage est assez malin pour nous dicter ici le dernier alinéa de la dernière page du dernier fascicule je lui brûle un cierge ». L'esprit écoutait, il entendait, puisque immédiatement la petite corbeille courut sur le papier, dirigée malgré elle par Mlle C. B. et écrivit : Point ne veux de cierge ; oui je vais aller lire les lignes demandées.

Et ce qui suit ainsi que l'histoire qui succédera a encore été raconté par notre oncle M. Emile B., lundi dernier, chez nous, dans le salon, en prenant le café, à ma femme et à nos hôtes émerveillés :

« Quelques minutes de silence succédèrent à la courte réponse de Bëbagdo, puis la corbeille courut de nouveau sur le papier, commença quelques lignes qu'il effaça puis couvrit une page. Bëbagdo avait écrit : « Je me suis trompé » de feuillet mais je recommence, et dix lignes d'un article scientifique « étaient écrites très nettement. Le courrier arrivé, on était si pressé de vérifier le fait qu'on déchira la bande du numéro de la *Revue des deux Mondes* avant de lire les lettres de France et l'on constata que le dernier alinéa était exactement dicté et que les lignes écrites d'abord et effacées par Bëbagdo se rapportaient au chapitre précédent qu'il avait cru le dernier.

Si ces faits sont diaboliques, s'écria M. B., quel intérêt gagnera le démon à me dire une heure d'avance un article de la *Revue des deux Mondes*?

Amis lecteurs, écoutez encore ceci. Le grand-père de Mme Dauvil me l'a conté plusieurs fois là-bas, le soir, sous la varangue du Bois Rouge qu'éclairait d'une lueur argentée, le ciel étoilé dans lequel brillait la belle constellation de la Croix du Sud, alors que la brise de la montagne nous arrivait légère, après avoir caressé les palmiers et le bois des filaos chantés par Léon Dierx le prince des poètes créole de la Réunion et cousin de ma femme.

Là-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
Monte un bois toujours vert de sombres filaos
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables.
Là-bas, dressant d'un jet ses troncs raides et roux,
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.

et les flots de la mer agitaient bruyamment les galets qui s'entrechoquaient à cent pas de nous en se retirant. L'aimable octogénaire n'est plus de ce monde, mais son fils aîné, M. Emile B., oncle de ma femme, nous l'a racontée encore lui-même lundi dernier, elle n'en aura que plus de saveur si je la remets sur ses lèvres :

« En 1853, nous dit-il, j'avais l'intention de me présenter à l'Ecole navale et j'entreprenais mon second voyage comme 2^e lieutenant à bord du « Beautemps-Beaupré », navire à voiles qui portait une cargaison de mules de Buenos-Ayres.

« La traversée avait été excellente et tout joyeux j'allais revoir les belles montagnes de ma chère île ; j'avais écrit de France, par un navire qui avait dû l'annoncer depuis un mois, que nous serions bientôt à la Réunion où je

passerais quelques semaines et vous pensez si j'avais hâte de revoir ma famille qui devait compter les jours en m'attendant.

« Or, en arrivant dans les parages de Madagascar, le capitaine décida de profiter d'un vent très favorable pour brûler Bourbon et gagner rapidement l'île Maurice où il avait la certitude de vendre avantageusement son chargement de mules. Je ne pus lui cacher mon dépit car, à cette époque, les vapeurs étaient rares sur les rades des deux îles sœurs et je me demandais quand j'aurais la chance de trouver à Port-Louis un voilier se rendant à la Réunion. Mais le sort me favorisa car deux ou trois jours après avoir mouillé dans le port anglais, un navire « l'Eva et Marie » annonça son départ pour mon île natale et je pus décider le capitaine à m'inscrire sur son rôle d'équipage comme 2^e lieutenant, non pour demeurer à bord, mais pour ne pas perdre un jour de navigation pour l'Ecole navale.

Avant de débarquer à Saint-Denis, laissez-moi vous mettre au courant de ce qui se passait dans ma famille. On me l'a conté tant de fois que je rétablis l'ordre chronologique.

Toute ma famille, ma mère, mes tantes, mes frères, mes sœurs, mes cousins et mes cousines, tous étaient pris de la fièvre des tables tournantes, et les lettres qui me venaient de mon cher pays étaient remplies d'histoires fantastiques auxquelles je ne croyais guère. Or, depuis une quinzaine de jours on attendait le « Beautemps Beaupré » avec son chargement de mules, et surtout le cher enfant que la mer berçait depuis si longtemps loin de sa mère.

On demandait aux esprits de renseigner mes parents et mes amis sur le point du globe où je me trouvais, et, s'il faut en croire le cahier de notes tenu au jour le jour, on me suivait pas à pas. La Vigie de la montagne de Saint-Denis signala-t-elle à l'horizon le « Beautemps » se dirigeant vers Maurice, je me le demande, mais l'esprit de la table assura que mon arrivée venait d'être retardée par une circonstance indépendante de ma volonté, et que je n'arriverais que dans une semaine. Puis, un jour il dicta : « Allez à Saint-Denis, Clémentine embrassera son fils demain avant midi. » Et sur la foi d'une table tournante, père, mère, enfants, cousins, tout le monde, fort convaincu de l'exactitude des communications quitta le Bois Rouge pour se rendre à Saint-Denis. Le frère de ma mère, le bon oncle Paul qui était à la tête d'un cabinet d'affaires à Saint-Denis, ancien polytechnicien, fort peu enclin à partager toutes ces crédulités, avait fait presque une scène à sa sœur, à mon père, en leur disant : « Mais, vous êtes insensés de croire à des sornettes pareilles. Emile est sur le « Beautemps-Beaupré » et ce voilier n'est pas signalé encore en vue. Un navire qui louvoie au large entrera demain, il a signalé son nom à la Vigie. C'est « l'Eva et Marie ». On lui a demandé s'il avait des passagers, il a répondu : Aucun. Par conséquent, vos esprits vous ont

induits en erreur et vous ne verrez pas Emile demain ». Désolée, ma pauvre mère commençait à douter ; avant de se coucher, elle dit à ses enfants : Voyons, demandons encore à la table ce qu'il en est — et l'esprit qui semblait être de la famille et l'avoir suivie à Saint-Denis répondit : « Je répète que Clémentine embrassera son fils demain avant midi... Pas très convaincue ma mère se coucha et dormit peu.

Le lendemain, vers 9 heures « l'Eva et Marie » jetait l'ancre devant le barachois, et le pilote, puis l'officier de santé venu pour donner la libre pratique, redescendaient à terre sans que je leur eusse dit un mot.

L'oncle Paul les attendait sur le quai. — Eh bien y a-t-il un passager à bord. — Non, nous n'avons vu que le capitaine et un lieutenant, il n'y a pas un seul passager. Le cher oncle courut porter, presque satisfait, la nouvelle à ma mère et à mon père. — Etes-vous convaincus maintenant ? Vous n'avez plus qu'à vous en retourner à la campagne. — Nous partirons après le déjeuner, dit mon père... Au diable les esprits et leurs mensonges ! Avons-nous été assez sots de les croire !

A 10 heures du matin, ayant fait ma plus belle toilette, continue notre oncle, je me fis mettre à terre chez le capitaine de port, le père Lacombe, un vieil ami de ma famille, qui témoigna une stupéfaction étrange en me voyant... « Venez vite, me dit-il, votre cher oncle Paul ne vous espérait guère, mais toute votre famille est arrivée hier vous attendant ce matin », ce qui me plongea dans l'étonnement.

Dès que mon oncle Paul m'aperçut il fit un saut tel que je le crus fou. Au lieu de me permettre de me jeter à son cou, il me regarda, puis, se croisant les bras : — Ah ! ça, d'où sors-tu ? — Mais, mon oncle, je viens de débarquer. — De quel navire ? — « de l'Eva et Marie ». — Ce n'est pas possible, il a signalé n'avoir pas un passager. — C'est vrai, cher oncle, je ne suis pas sur la liste des passagers, mais sur le rôle de l'équipage, comme lieutenant. — Ah bien ! elle est bonne celle-la, personne n'y a songé ! et l'oncle Paul m'ouvrit ses bras. — Courons chez tes parents, ils t'attendent ce matin. — Mais c'est là ce qui me fait tomber des nues, comment m'attendent-ils ce matin, demandai-je. — Ah ! voilà, ils t'expliqueront cela. Crois bien, mon neveu, que je tombe de plus haut que toi, c'est incroyable, c'est inouï, ces imbéciles ont raison, ils ont dit vrai ! — Qui ceux-là, mon oncle ? — Mais les Esprits !

Cinq minutes après j'étais dans les bras de ma mère qui pleurait de joie, mais j'avoue que je fus un peu humilié de l'accueil de mon père et de mes frères et sœurs dont la stupéfaction prenait le temps de la réflexion.

On semblait écrasé de la réalité du fait.

— Il n'est pas midi, Clémentine, disait mon père, il n'est pas midi et notre Emile est dans tes bras. Mais ma mère ne répondait que par des baisers sur ma tête qu'elle pressait dans ses mains.

— Les esprits avaient raison, conclut l'oncle Paul, je leur fais mes excuses.

Voilà l'histoire que nous a dite notre oncle Emile revenu il y a quelques jours de l'île de la Réunion et ma chère belle-mère nous l'a confirmé.

Si vous n'y croyez pas, venez vous la faire conter par eux.

LÉOPOLD DAUVIL

Stances immortalistes.

A un ami sur la mort de son père.

Depuis le triste soir, où le soleil d'automne
Accompagna ton père au lugubre séjour,
Que ses restes devaient habiter dès ce jour,
L'écho de ta douleur en moi comme un glas sonne.
Je me souviens des pleurs qu'épandait ton chagrin ;
Je me souviens des soubresauts de ta poitrine,
Haletante, éperdue au vent qui déracine
Ceux que la mort abat de son bras souverain.

La montée était rude au lointain cimetière,
Surtout sous la splendeur, l'ironique clarté
Du soleil automnal dont la calme beauté
Versait l'ardente vie à la nature entière.
Le corbillard montrait son sinistre oripeau
Et ton esprit semblait plongé dans les ténèbres,
Quand ton corps, secoué par les sanglots funèbres,
Flottait à mes côtés comme un morne drapeau.

Rien ne pouvait alors apaiser ta détresse,
Ni l'appui de deux bras qui soutenaient ton corps,
Ni les mots que l'on dit en face des chers morts,...
Console-toi pourtant, frère de ma jeunesse...
Celui que tu pleurais n'est pas mort tout entier ;
Quelque chose de lui survit dans l'Invisible,
Et qui le nie, en son ignorance risible,
Est un esprit aveugle en son néant altier.

Qu'un beau souffle d'espoir emporte ta tristesse !
Isis t'appelle et t'initie à ses secrets...
Si tu veux, quitte enfin la coupe des regrets ;
Je guiderai ton âme au seuil de la déesse.

JULIEN LARROCHE.

IDENTITÉ D'UN ESPRIT

La communication suivante, traduite du « Light » du 25 octobre à l'intention des lecteurs de la *Revue Spirite*, a été lue par le juge Abram H. Dailey devant la section psychologique de la Société médico-légale de New-York. Elle m'a paru intéressante à plus d'un titre

D'abord, elle me paraît satisfaire à quelques-unes des exigences requises pour constituer une assez bonne preuve de l'existence d'une intelligence invisible et indépendante.

Ensuite, elle démontre qu'il existe des pays, où une communication franchement spirite peut être faite devant une assemblée desavants officiels sans être accueillie par des ricanements idiots ou des protestations imbéciles.

Enfin, elle semble confirmer ce que l'Esprit G. Pelham expliquait, par la médiumnité de Mme Piper, c'est-à-dire que les Esprits ne peuvent prendre connaissance des choses de la terre, même de celles qui les intéressent le plus, que par l'intermédiaire des médiums, qui sont pour eux des lumières, ou des fenêtres ouvertes sur la vie terrestre, et cela en dehors de toute idée de répression ou de châtement. On verra en effet l'Esprit du marin Taylor ne s'apercevoir de changements survenus dans son pays que par les organes de son médium. Sans lui, il semble ne pouvoir faire aucune découverte.

— « Il y a quelque chose comme vingt ans, dit le juge Dailey, une dame de ma connaissance s'aperçut qu'il se produisait en sa présence des manifestations étranges, et devint subitement clairvoyante et clairaudente. Je me mis à examiner les phénomènes spirites dans l'intention de les expliquer et de détruire l'hypothèse des Esprits ; mais des phénomènes stupéfiants me convainquirent que j'avais tort, et comme Paul je demandai : « Seigneur que voulez-vous de moi ? » Et on me répondit : « Attends et tu verras. »

« Quelques jours après, cette dame fut entrancée en ma présence par l'Esprit, disait-on, d'un homme qui, de son vivant, aurait été marin, aurait commandé, pour le compte du gouvernement, un vaisseau au début de l'insurrection et serait mort vers 1860, de consommation asthmatique, aux environs de New-York, à l'âge de 60 et des années. Il refusa de répondre à mes questions, mais il me parla du pays où il était né, de ses parents et de beaucoup d'incidents et de misères de son enfance. Il me raconta qu'il avait pris la mer sur une baleinière de New Bedford étant petit garçon, que son capitaine était un homme brutal, qu'il avait abandonné son bateau dans un port étranger, et qu'il avait été recueilli par un autre capitaine, qui lui avait enseigné la navigation. Il me fit part ainsi de nombreux événements de sa vie, me dit qu'il avait été conduit à mon médium par une de mes filles, qui

mourut tout enfant il y a bien des années, et qu'il venait pour prendre la direction du médium, me donner des conseils et des avertissements du mieux qu'il pourrait, et m'aider ainsi, tout en travaillant à son propre avancement spirituel.

« Il me dit clairement ce qu'il voulait, mais en me prévenant qu'il ne me serait fidèle qu'autant que je lui montrerais une égale fidélité, que je serais bienveillant et charitable, et que je porterais témoignage à la vérité, telle que jela trouverais. C'est ce que j'essaie de faire, et je serais bien étonné si je découvrais que j'ai été trompé, et que j'ai trompé autrui pendant tant d'années.

« J'avais vécu si longtemps au milieu des phénomènes les plus convaincants, j'avais reçu tant de fois — des milliers — des avis si sages, j'avais été si souvent blâmé et réprimandé par ce prudent censeur, que je n'avais pas pris encore la peine de vérifier la vérité de ses affirmations, ni son identité, ni les incidents de sa vie, lorsque, en septembre 1901, je me rendis, dans ce seul but, à New-Bedford, Massachusetts, avec mon médium — qui est ma femme — je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas. Nous n'étions jamais allés dans cette ville, ni l'un ni l'autre, et nous n'y connaissions personne. Vous me pardonnerez, j'espère, si j'entre un peu dans les détails, car, dans ce cas, je suis sûr de ce que j'avance, en dépit des arguments du Dr Hudson et des autres partisans de la théorie télépathique.

— « En descendant du train nous nous mîmes à marcher au hasard, et je dis : « A présent, capitaine, nous sommes à votre discrétion, et nous voudrions bien que vous fassiez tout votre possible pour que nous vérifions vos récits? » Il répondit aussitôt par le moyen du médium :

« Comprenez-vous bien ce que vous me demandez ? Pensez-vous qu'il y a quatre-vingt-dix ans que j'ai habité ce pays ; que je l'ai quitté étant petit garçon, et que j'y suis peu revenu, sans jamais m'y fixer, que je l'ai quitté complètement depuis plus de soixante ans, et que tous ceux que j'ai connus ici *sont morts depuis longtemps* (1) ? Néanmoins, je ferai de mon mieux. Nous habitions là-haut, derrière, sur la colline, sur le chemin de Spruce, aujourd'hui rue de Spruce ; allez-y. »

« Je pris un cocher et je lui demandai s'il y avait un endroit en ville appelé chemin de Spruce, ou rue de Spruce. « Oui, me dit-il, là derrière, sur la côte, il y a une petite rue de ce nom. » Nous allâmes dîner dans un hôtel, et, pendant que nous étions à table, l'Esprit nous donna le nom de l'ancien propriétaire, et les changements fait depuis dans l'hôtel. Tout cela était vrai.

« Nous primes une voiture, et nous nous rendîmes rue de Spruce. Pendant

(1) Est-ce que cette réflexion n'est pas singulière dans la bouche d'un mort, et ne semble-t-il pas qu'au lieu d'être un empêchement ce devrait être pour lui une raison auxiliaire ? (G. B.)

la route, l'Esprit nous dit, par le moyen du médium, que là où nous voyions des rues et des pâtés de maisons il y avait, de son temps, des terrains vagues et entrecoupés de sentiers. Quand nous arrivâmes rue de Spruce, l'Esprit trouva que tout était changé, et que la petite maison qu'il habitait avait disparu (1). « Allez, dit-il, au cimetière, d'abord au cimetière neuf, et regardez les pierres tombales. Je vous dirai, avant que vous soyez auprès, les noms des personnes que j'ai connues et qui y sont enterrées. » Et là il nous donna en effet le nom de plusieurs personnes, en nous indiquant leur degré de parenté. Parmi ces noms il y en avait dont il nous avait parlé à Brooklyn, plus de vingt ans auparavant.

« Maintenant, dit-il, allons au vieux cimetière de la seconde rue, c'est là que ma mère est enterrée. »

« Je demandai au cocher si ce cimetière existait, et il me répondit affirmativement.

« Vingt ans auparavant, à Brooklyn, l'Esprit m'avait raconté la triste existence de sa mère, et sa mort, dénuée de tout, avant que la misère le poussât sur l'Océan. Il m'avait dit combien il l'aimait, et qu'à son décès, un ami, nommé Spooner, lui avait donné un lieu de sépulture sur le propre terrain de sa famille ; il m'avait dit que, sur ce terrain, on avait érigé une pierre portant le nom de Spooner, mais que sa mère n'avait qu'une planche portant son nom à la tête de sa tombe. Quand nous arrivâmes au vieux cimetière, nous le trouvâmes entouré d'une haute barrière, et la porte fermée ; mais en se tenant près de la barrière, l'Esprit nous montra, à cent pieds de là, l'endroit où sa mère était enterrée, et nous pûmes lire le nom de Spooner sur une pierre du terrain qu'il indiquait.

« En nous rendant au cimetière, il nous avait dit que sa mère allait à une petite église méthodiste devant laquelle nous devions passer, si elle n'était pas disparue (2). Peu après, nous apercevions une petite église neuve qui occupait la place de l'ancienne.

« Nous ne pouvions rester que quelques heures à New-Bedford, et nous projetâmes d'y revenir pour compléter les preuves d'identité de cet Esprit, qui s'appelait John Taylor. Ce nom de Taylor est très commun à New-Bedford. La première fois que cet Esprit était venu nous trouver, j'étais seul à Brooklyn avec le médium, et son existence nous était entièrement inconnue. S'il y a eu suggestion, quel est le suggestionneur ? Je prétends avoir eu quelque preuve que la prétention de l'Esprit d'avoir vécu à New Bedford est justifiée. Quel est le subconscient qui a donné à ma femme l'idée du marin, nommé Taylor, né à New-Bedford, et toute l'histoire de sa vie ?

(1) Ne pouvait-il donc le savoir plus tôt ? (G. B.)

(2) Ne pouvait-il donc le savoir en y allant lui-même ? (G. B.)

« Je viens de rapporter des faits qui étaient inconnus du médium et de toutes les personnes présentes; ces faits ont été vérifiés, jusqu'à un certain point. Le doctrine de la télépathie est-elle capable d'expliquer cela? Dans ce cas, d'où vient l'action télépathique? Elle doit avoir eu son origine dans l'esprit de quelque personne vivante, absente ou présente, ou de quelque être invisible. Elle ne peut avoir pris naissance dans l'esprit du médium, ni dans le mien. En l'absence de tout autre moyen connu d'obtenir le nom de cette personnalité, comme elle semble avoir cherché à déterminer son identité et y être arrivé, il y a présomption qu'elle est ce qu'elle dit être. Il est vrai que le médium n'était pas dans son état normal quand cette individualité a fait son apparition. On peut se demander si cette condition anormale est une preuve que le médium était alors dominé par une intelligence indépendante. Le fait que la vérité est sortie de ses lèvres, sur des sujets dont ni elle ni moi n'avions connaissance, est une preuve concluante que la communication vient de quelque autre intelligence. Si ce n'est pas le cas, on se demande de quelle autre source la communication pourrait provenir.

On peut supposer, dans le cas que j'ai mentionné de notre visite à New-Bedford, que le retour de l'Esprit au lieu de sa naissance, où les incidents de sa première enfance avaient eu lieu — parmi lesquels beaucoup avaient été fort tristes — devait lui procurer des émotions qui auraient dû se manifester chez le médium. Le médium était alors dans son état normal et causait avec moi, me faisant part de ce qu'elle voyait et entendait. Son émotion fut si forte, elle devint si agitée que, sensible comme elle l'est, elle éprouva vraiment les émotions que l'on ressent en revoyant les scènes de son enfance. Comme nous nous en revenions de la rue Spruce, elle se retourna subitement et s'écria : « Il dit que c'est ici qu'habitait la vieille tante Margaret, celle qui lui donna une soupe au lait et une tartine de pain et de beurre quand il avait faim. » L'émotion la secouait, et ses larmes coulaient avec abondance. Elle manifesta une émotion semblable, au vieux cimetière, quand elle aperçut la place où sa mère aurait été enterrée (1).

« Avant d'entrer au cimetière neuf, parmi les noms de gens que l'Esprit aurait connus pendant sa vie, il nous avait cité celui de Benjamin Tripp. Nous trouvâmes la pierre tombale portant le nom de Benjamin Tripp, jeune, près de l'entrée, avec la date de naissance du 19 octobre 1806, si je me rappelle bien, et celle de sa mort, 17 août 1879. Je ne puis donner de mémoire tous les autres noms, mais j'en ai pris note. Nous supposons que ce Benjamin Tripp, dont nous avons trouvé la sépulture, était celui dont l'Esprit avait parlé, mais il nous reprit en disant : « Non, celui-ci était son fils. »

(1) On peut s'étonner qu'un mort soit ému en voyant la tombe d'un autre mort (G. B.).

Et nous trouvâmes ensuite le tombeau du Benjamin Tripp qu'il avait connu pendant sa vie. »

— Tout cela est bien étrange, et à moins de supposer que, contrairement aux affirmations du juge Dailey, sa femme aurait visité New-Bedford dans sa jeunesse — ce qui expliquerait l'ignorance de l'Esprit au sujet de l'état actuel des lieux — et que sa conscience normale ou sa subconscience aurait joué cette comédie à son mari, on ne voit guère d'autre hypothèse que l'hypothèse spirite. Mais dans quel but cette comédie de vingt ans entre une femme et son mari ? Pour le mener par le bout du nez ? Voilà un juge bien peu clairvoyant !

(Tr. par G. B.).

« *Modern Spiritualism* » (1)

Le spiritisme a passé par trois phases bien distinctes.

Au début il fut accueilli par le mépris et les railleries. Plus tard, — soit que l'on se fût lassé de rire, comme on se lasse de toutes choses, soit que quelques-uns eussent eu peur qu'il se trouvât derrière cette apparente superstition quelque chose de trop sérieux ou de dangereux —, tacitement, savants, prêtres, gens du monde, écrivains sérieux ou frivoles, tous organisèrent la conspiration du silence. Ce fut l'épreuve la plus grave pour le Spiritisme, qui, restreint à de petits groupes intimes, sans liaison, vivant d'une existence obscure, était menacé d'un déclin rapide, par la disparation successive des initiés de la première heure.

Puis vint le réveil, la résurrection, à la suite de quelques phénomènes éclatants, méconnus, travestis, mais enfin retentissants. On discuta, à tort et à travers, bien entendu. La science ne se risqua guère. En dehors des savants entièrement ralliés —, dont tout le monde connaît les noms, et que leurs confrères rejetèrent à la suite du scandale de leur conversion —, en dehors des W. Crookes, A. R. Wallace, Zœlner, Gibier, de Rochas, Flammarion, Hodgson, Hyslop, qui forment de ce fait une petite caste à part, le monde de la science officielle tenta quelques incursions timides sur le terrain défendu, et, on eût dit, brûlant. Mais on se bornait plutôt à de simples escarmouches, on ne s'attaquait qu'à des cas particuliers. C'est ainsi que nous avons eu l'explication scientifique de la médiumnité écrite ou parlée avec « l'Automatisme psychologique » de M. P. Janet ; avec les études sur la « Suggestion » de l'Ecole de Nancy ; avec « l'Inconscient » de Hartmann ; avec le « Subliminal » de Myers ; avec les travaux divers de Ribot, Ferré, Bourru et Burot, sur les

(1) *Modern Spiritualism* par Frank Podmore, Methuen et Cie, Londres, 1902.

« Altérations de la personnalité ». Th. Flournoy, sans nous demander si nous connaissions le grec, nous a parfaitement expliqué les « Cycles » de Mlle Smith, en faisant ronfler « l'allochirie » et la « glossolalie »..., et voilà pourquoi votre fille n'est pas muette ! Enfin, comme il faut bien se distraire un peu, le diable a montré le bout de ses cornes avec le Dr Surbled, « Spirites et médiums » ; et nous avons eu la fameuse « Enquête » de M. Jules Bois, toujours spirituel et superficiel comme il convient à un journaliste.

Tout cela c'est de la petite guerre d'avant-postes. Mais personne n'avait encore tenté d'attaquer le Spiritisme sur toute la ligne, de le prendre corps à corps, de discuter tous ses phénomènes, d'analyser tous ses médiums, d'interroger tous ses chefs, d'en faire en un mot un historique complet et critique. C'est ce que vient de faire M. Franck Podmore, dans « Modern Spiritualism », ouvrage formidable en deux gros volumes, destinés à anéantir définitivement sous leur poids et la masse de leurs arguments cette immense illusion, cette pernicieuse et colossale imposture, qui a nom le Spiritisme, — ou le Spiritualisme moderne, comme on dit en Angleterre —, et qui, comme l'objet dont elle nous entretient, persiste à vivre après sa mort.

Qu'on ne s'y trompe pas, « Modern Spiritualism » est une œuvre capitale. Ce sera la pierre angulaire de l'édifice que la science moderne construira demain en face de l'édifice spirite. Ce sera le premier ouvrage à inscrire dans la bibliothèque du psychologue qui ne « donne pas » dans les rêveries du mysticisme contemporain. Et puis on y trouve de tout, et cela élaboré par un savant quasi-officiel, un membre de la fameuse Société des Recherches Psychiques, à laquelle appartiennent des spiritualistes tels que Crookes, Myers, Hodgson, Hyslop et Lodge ; un homme qui depuis plus de vingt-cinq ans s'occupe des phénomènes psychiques avec une méthode et une compétence incontestables, un homme qui a écrit sur ce sujet de nombreux articles très appréciés dans les « Proceedings », un homme qui a fait « Studies in Psychological Research », qui a collaboré avec Myers et Gurney à l'ouvrage classique « Phantasms of the Living », un homme enfin qui a étudié longuement Mme Piper et Mme Thompson, les fameux médiums.

Voilà pourquoi il est utile de s'occuper un peu longuement de son nouvel ouvrage.

« Modern Spiritualism », ai-je dit, est l'histoire complète et critique du Spiritisme. « Complète » est peut-être excessif, c'est seulement la plus complète que nous ayons encore sur ce sujet, et l'historien de l'avenir ne pourra se passer de la consulter. Mais en réalité elle n'est complète qu'au point de vue anglais, son auteur ayant négligé, j'ignore pourquoi, de traiter du Spiritisme en Europe à partir d'Allan Kardec. Peut-être est-ce parce que, pour tout bon Anglais, le « Continent » existe si peu ! Mais la question spirite en Amérique et en Angleterre est bien développée, ainsi que celle des précurseurs du Spiritisme en Europe, les Magnétiseurs.

En sa qualité d'historien, M. Podmore devrait être impartial. Il croit certainement l'être, mais le lecteur verra aisément, au cours de cet article bier insuffisant, qu'il ne l'est pas et qu'il ne peut pas l'être. M. Podmore a son siège fait, ce n'est pas la vérité qu'il poursuit, c'est le triomphe de sa thèse favorite : il n'y a rien dans le Spiritisme sinon fraude et illusion. Aussi allons-nous assister à ce spectacle étrange, de voir notre auteur s'évertuer à vouloir démontrer que lui seul a raison, même lorsqu'il n'a rien vu — pourvu qu'une supposition gratuite ait traversé son cerveau, ou qu'une omission insignifiante ait été faite, telle que celle de l'inscription d'une date ou d'un détail minuscule dans un procès-verbal, détail dont il grossit démesurément l'importance — tandis que des centaines de milliers de témoins qui soutiennent l'hypothèse spirite, et parmi lesquels se trouvent d'excellents observateurs, froids, sceptiques et précautionneux, ont tous tort et ont mal vu, même quand ils affirment et prouvent qu'ils ont bien vu et n'ont pu être trompés.

Malgré ces préjugés et ce parti pris évident, le travail de M. Podmore est, à mon avis, des plus utiles. Outre la valeur réelle de la partie historique, outre l'intérêt qui s'attache à un grand nombre de faits rapportés, et qui, chose bizarre, sont parfois choisis en contradiction parfaite avec les explications qu'en donne leur commentateur, il y a un grand avantage à connaître la façon d'interpréter les faits spirites d'un homme qui les connaît bien, et qui a pu néanmoins rester systématiquement irréductible.

Le rôle de M. Podmore dans la S. P. R. a été éminemment nécessaire. C'est celui de l'opposition dans les assemblées parlementaires. C'est le service que nous rendent nos ennemis en nous renseignant minutieusement sur nos moindres défauts, et, à ce titre, nous devons remercier chaleureusement M. Podmore de la peine qu'il a prise pour nous éclairer, et dont nous devons faire notre profit. Je prendrai donc la liberté de lui retourner l'axiome qu'il cite si bien :

Fas est et ab hoste doceri.

La première utilité que je trouverai à cet aimable ennemi sera de lui mettre sur le dos toutes les vérités que j'aurai à dire aux Spirites, quand, ce qui m'arrivera parfois, j'aurai à donner raison à leurs adversaires. Qu'on dise après cela qu'un ennemi ne sert à rien !

« Modern Spiritualism » comporte 4 livres, en deux volumes. Les 3 premiers livres contiennent l'histoire du Spiritualisme. Je n'ai que peu de chose à en dire. Le Livre I^{er} nous montre la période d'incubation du Spiritualisme, par les phénomènes de possession et de sorcellerie dans les temps anciens, par les maisons hantées et le magnétisme au siècle dernier. Cette période aboutit à A. J. Davis, le précurseur, le prophète, le Saint-Jean Baptiste du Spiritualisme américain.

Le Livre II est consacré aux premières manifestations en Amérique, depuis les « rappings de Hydesville en 1848, jusqu'à leur extension générale en 1855.

Le Livre III nous fait assister à l'invasion du Spiritualisme en Angleterre, par suite de l'arrivée des médiums américains, à commencer par Mme Hayden, pour finir par Home et Fl. Cook, avec Wallace et Crookes, comme investigateurs.

Le Livre IV traite du problème de la médiumnité en général, et spécialement de l'écriture sur ardoise, des médiums D. D. Home, Stainton Moses et Mme Piper, et cherche les explications que fournissent l'hallucination, l'automatisme, et l'état de conscience particulier qui se développe dans les sommeils provoqués ou anormaux.

L'auteur nous fait d'abord remarquer, et non sans apparence de raison, qu'il était très rare d'attribuer autrefois aux morts les phénomènes analogues à ceux qui nous occupent ici. L'antiquité attribuait ses oracles aux Dieux. Au moyen âge, les faits de possession étaient mis sur le compte des démons, les autres faits miraculeux venaient de Dieu, des anges, de la Vierge ou des saints, mais bien rarement de nos parents défunts. Dans l'Ancien Testament il n'y a guère que des manifestations de Jéhovah ou de ses anges. Plus près de nous, les Ursulines de Loudun confessent leur commerce avec le Diable, et les Esprits, consultés, ne font aucune difficulté pour se reconnaître pour des démons. Pourquoi, s'ils sont nos morts, ne le disent-ils pas ? Les paysans des Cévennes et, à la même époque, les Quakers, en Amérique, se croient inspirés par le Saint-Esprit. C'est par la toute-puissance divine seule que s'opèrent les miracles du tombeau du diacre Pâris. Jeanne d'Arc se dit inspirée de saints presque légendaires, l'archange saint Michel, entre autres, et, même Allan Kardec, se croit dirigé par l'Esprit de Vérité, annoncé par l'Evangile, ou par des Saints, tels que saint Louis ou saint Augustin. Par suite de quel phénomène, ou plutôt de quelle suggestion épidémique, les Morts, silencieux si longtemps, sont-ils devenus, en notre temps, si bavards ? Qui donc est l'auteur de cette première suggestion ? Et, remontant de source en source, M. Podmore croit pouvoir s'arrêter à Swedenborg, dont la doctrine se serait répandue par affiliation sur l'Allemagne et sur l'Amérique, et, de là, se serait étendue sur l'ancien et le nouveau Monde, par tradition orale.

Chose singulière, et qui semble bien confirmer cette idée de propagation par suggestion terrestre, et non par révélation spirituelle, tout « Esprit » se manifestant par un médium ayant lu ou connu, d'une façon quelconque, les œuvres d'Allan Kardec se déclare partisan de la réincarnation, tandis que les mêmes Esprits, se manifestant dans les pays de langue anglaise, professent pour une telle erreur une indignation extrême. Jamais l'Esprit, parlant

par un médium étranger au kardécisme n'emploiera les termes de « périsprit » ou « d'erraticité ». En Angleterre, il dira « le corps astral » et décrira « la vie dans les Sphères », vie absolument analogue à celle de la terre ou préférable, mais ne ressemblant en rien à celle de l'Espace, avec ses châtiements horribles indiqués par Allan Kardec dans « le Ciel et l'Enfer » et que reproduisent les « incarnations » de tous les médiums de France. Même cette espèce de prise de possession appelée chez nous « incarnation » et dans laquelle on croit que l'Esprit s'introduit dans le corps du médium, est racontée tout autrement par les Esprits d'outre-Manche ; c'est pour eux un simple contrôle, une action momentanée sur une partie du cerveau ou sur l'organe de la parole du médium. Comment peut-il y avoir divergence de la part des Esprits dans l'enseignement de faits qui leur sont si familiers, qui font partie de leur expérience journalière et universelle, si ce n'est qu'il n'y a là rien autre que l'influence des lectures et des conversations entre simples mortels qui vivent dans une même atmosphère intellectuelle ? C'est là une objection grave à laquelle les Spirites n'ont jamais répondu d'une façon satisfaisante.

Si nous examinons d'un peu près les communications les plus célèbres, celles qui ont été faites aux meilleurs médiums par les Esprits considérés comme les plus élevés, nous constatons ainsi une foule d'invéraisemblances et de désaccords qui font reculer la raison. Aucun n'en est exempt, ni A. J. Davis, ni le juge Edmonds, ni Duguid dans « Hafed », ni Samuel Watson, ni Edward Maitland avec la célèbre Anna Kingsford, ni Stainton Moses, ni Spear. Chez tous, même penchant à d'interminables sermons, remplis de redites et de lieux communs, sur des sujets de morale ou de religion, même style qui voudrait être éloquent et qui n'est souvent qu'empoulé et déclamatoire, même manque de précision, de dates et de noms propres, mêmes descriptions de pays qui sont donnés comme célestes, et ne comportent que des éléments terrestres, et, ce qui est plus grave, mêmes erreurs scientifiques, souvent grossières, témoignant d'un fond d'ignorance qu'on n'attend pas de si grands Esprits. La place me manque pour faire des citations. Je n'aurais que l'embarras du choix.

— Spear, un spiritualiste pourtant expérimenté, nous apprend sérieusement, d'après une communication (1) « que les cheveux, étant tubulaires, sont, en réalité, des organes de perception ; c'est pour cela qu'ils sont placés au voisinage des yeux et des oreilles. Mais, tandis que les cheveux qui sont près des yeux voient par-devant, les cheveux qui sont derrière la tête voient le passé, ce sont les organes du souvenir ; et les femmes, qui n'attendent leurs cheveux de derrière, se mettent, par ignorance, dans le cas de perdre la mémoire ! »

(1) « Modern Spiritualism », vol. I, p. 276.

— A Duguid, Hermès, un grand Esprit, révèle qu'il fait plus froid sur la lune que sur la terre, parce que la lune est plus petite ! « Hafed » est rempli d'erreurs historiques.

— Le juge Edmonds, au milieu des communications de Swedenberg et de Bacon, nous rapporte le discours d'un Esprit supérieur qui s'écrie d'un ton emphatique « Je suis Celui qui suis, etc. ! » ce qui jette plutôt un froid.

— Anna Kingsford confond dans une même vision enthousiaste Vénus et l'Immaculée Conception !

Et tous ces médiums sont tenus, en Amérique, par les spiritualistes pour inspirés uniquement par des Esprits supérieurs !

— N'avons-nous pas vu récemment Stainton Moses, Esprit, ne pouvoir se rappeler les noms de ses guides fameux : Imperator, Rector, Doctor Prudens, etc. ?

— Saint Augustin sera protestant en Angleterre, spirite en France, catholique ailleurs.

— Cicéron a oublié le latin, Démosthène le grec, V. Hugo fait des vers de quatorze pieds ou plus, Allan Kardec parle comme un illettré, et nos amis disparus ne se rappellent plus ni leur nom ni celui de leurs enfants.

L'explication usuelle est que l'on a eu affaire à des Esprits mystificateurs, ou que les Esprits, n'ayant d'autre langage que celui de la pensée, ne transmettent à leurs médiums que des pensées ; ceux-ci les traduisent et les défigurent suivant leurs aptitudes propres. S'il en était ainsi, la production de certaines poésies sans défaut, dictées mot pour mot à des médiums dépourvus de littérature, serait impossible. Et pourtant on en cite des exemples. — Mystères de la médiumnité ! diront ceux qui ont réponse à tout. Si ce domaine est si mystérieux, répondrons-nous, s'il est si difficile de distinguer la part de l'Esprit et celle du médium dans les cas les meilleurs, comment pourrait-on ajouter une créance quelconque à des sources d'information si inégales, si peu certaines, si sujettes aux variations et à l'erreur, et en constituer un corps de doctrines ? Il y a là quelque chose d'illogique.

C'est donc à la suite de l'examen attentif d'une grande quantité de communications que M. Podmore déclare ne voir dans les phénomènes intellectuels du spiritualisme, discours en transe, écriture automatique, visions, etc. que des phénomènes subjectifs et réflexes, résultats de suggestions inconscientes jointes à un état hyperesthésique spécial, qui donne aux sujets une plus grande acuité de perception. Dans tout cela il ne trouve que des faits indicateurs d'un état morbide ou d'une dégénérescence physiologique. Il n'a peut-être pas toujours tort.

Mais, quant aux phénomènes physiques, sa thèse est totalement insoutenable. M. Podmore a eu la malchance de n'assister, semble-t-il, qu'à des

séances frauduleuses, et comme, d'autre part, il n'y a dans son esprit pas la moindre place pour loger l'hypothèse spirite, il en conclut trop facilement que toutes les manifestations physiques sont truquées. Aucun médium ne trouve grâce à ses yeux. Les demoiselles Fox furent des petites filles malignes et perverses qui, d'ailleurs, sur le tard, ont fini par avouer que leurs fameux « raps » étaient produits par le craquement de l'articulation des genoux et des doigts de pied; Florence Cook, une effrontée coquine, qui a su abuser indignement de l'ingénuité de sir W. Crookes; miss Nicholls (Mrs Guppy), une intrigante, qui a joué le même rôle avec Russel Wallace; Slade, Eglinton, Foster, Williams, miss Showers, Eusapia Paladino, tous ont été honteusement pris « la main dans le sac »; et s'ils ne l'ont pas été plus souvent, cela tient à leur malice et à la naïve crédulité des spirites, qui acceptent bénévolement tous les prétextes, toutes les conditions que leur imposent d'habiles fripons pour qu'on ne s'avise pas de regarder de trop près dans leur jeu.

« Tout cela n'est pas nouveau, me direz-vous, et on nous a chanté bien des fois cet air-là. Mais D. D. Home, mais Stainton Moses, mais nos propres femmes et nos propres enfants qui, chez nous, sans aucun motif intéressé, nous donnent de si éclatants témoignages de leur médiumnité physique. M. Podmore a-t-il l'audace de les considérer aussi comme de vulgaires filous? »

Home et Stainton Moses, dit-il, n'ont jamais été démasqués, parce qu'ils ont su inspirer une telle confiance, se placer sur un piédestal tellement élevé, qu'on n'a jamais pris avec eux toutes les précautions indispensables. Dans le cas de Stainton Moses et des médiums, membres de nos familles, on n'en prend même aucune. Or, règle générale, le succès d'une séance est toujours en proportion inverse des précautions prises contre la fraude, ce qui est peut-être juste, mais ce qui, au point de vue scientifique, est éminemment suspect.

Et, à ce propos, M. Podmore nous sert la vieille théorie, si usée, « des mouvements inconscients » de Faraday. Comme elle ne suffirait pas à expliquer les coups, les apports, les lueurs, les photographies, les matérialisations, etc., il fait intervenir, en dernier lieu, le penchant maladif des hystériques à mentir et à tromper, dans le seul but de se rendre intéressants. Tous les phénomènes connus sous le nom de « Poltergeist » (Esprits tapageurs), « maisons hantées », jets de pierres, bris de vaisselle, etc., tout cela il l'attribue à la malice de servantes hystériques, ou d'enfants méchants et portés au mal (naughty and mischievous children).

Cela a pu être quelquefois, mais supposer que semblable comédie se soit répétée tant de fois, en tant de lieux divers, sans que jamais les parents aient su découvrir et corriger les petits coupables, c'est pousser la crédulité

sceptique un peu loin, et nous serions curieux de savoir ce que penserait et ferait M. Podmore si ces faits se produisaient dans sa propre maison.

Thèse à part, son ouvrage a de l'utilité. L'analyse beaucoup trop succincte, quoique encore longue, qui précède, ne saurait donner une idée suffisante ni des études faites, ni des arguments développés, ni de la méthode employée. Il y a dans « Modern Spiritualism » une somme énorme de connaissances, qui est le patrimoine obligé de tout investigateur sérieux des phénomènes du spiritisme.

G. BÉRA.

Amour. — Mort. — Immortalité.

N'est-il pas étrange qu'il y ait des hommes qui crient qu'il n'y a pas d'immortalité et que la vie finit avec la mort du corps. La croyance à l'immortalité de l'homme est presque aussi ancienne que le monde, et les philosophes et les poètes nous parlent des Champs-Élysées où les grands et les hommes bons recevaient la récompense de leurs mérites; et puis ils nous parlent du supplice de Tantale, de Prométhée, des Danaïdes et autres condamnés à des souffrances éternelles pour leur méchanceté.

Si nous prenons la Bible, nous trouvons presque le silence, et je n'ai trouvé le mot immortalité que quatre fois Romains : 2 : 7 ; I Cor. 15 : 53, 54 ; I Tim. 6 : 16 ; II Tim. 1 : 10. Ce dernier est le plus explicite : « il a amené à la lumière, la vie et l'immortalité ». Mais le mot traduit mis en lumière (φωτισαντες; photisantos) veut dire *découvrir, raviver* comme un feu qui a été couvert de cendres, ce qui semblerait dire que l'idée de l'immortalité était un peu nébuleuse et le Christ lui a rendu sa clarté; mais, si la Bible ne dit pas le mot, elle est pleine de passages qui enseignent le fait de l'immortalité.

Tout le monde a pu et peut remarquer que souvent les poètes mettent en vis-à-vis ou en opposition les idées de l'amour et de la mort. Y a-t-il un lien caché entre les deux? Si ce lien existe, peut-il être expliqué? Le poète hébreu, dans le Cantique des cantiques 8 : 6, 7, chante : « Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras; car l'amour est fort comme la mort, la jalousie est cruelle comme la tombe; leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémence. Beaucoup d'eaux ne pourraient pas éteindre cet amour, les fleuves mêmes ne pourraient pas le noyer; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, on les mépriserait ».

L'amour est fort comme la mort, il est même plus fort, car s'il y a un pouvoir qui puisse vaincre cet ennemi de l'homme, c'est l'amour. Combien

de folles idées de l'immortalité y a-t-il dans le monde, et combien de fois ont-elles été réfutées par les sages de toutes les croyances et de toutes les philosophies ! Et cependant la croyance à l'immortalité est aussi fermement enracinée dans le cœur de l'homme qu'elle l'a toujours été. Qui n'a pas lu ce beau passage de notre grand humanitérien qui méprisait toutes les religions, qui haïssait tous les crédos et qui était un parfait incrédule. Robert Ingersoll n'a pas un mot soit de sarcasme, soit de satire à dire contre l'immortalité. Il dit : « l'idée de l'immortalité qui, comme une mer, a son flux et son reflux dans le cœur de l'homme, avec ses nombreuses vagues d'espoir et de crainte, se brisant contre les rochers du temps et du destin, n'a été tirée d'aucun livre ni d'aucune religion. Elle est née des affections humaines et elle continuera de vivre, malgré les nuages du doute et des ténèbres, tant que l'amour embrassera les lèvres de la mort ; je l'ai dit mille fois et je le répète que nous ne savons pas, nous ne pouvons pas dire si la mort est un mur ou une porte, le commencement ou la fin d'une journée, le lever ou le coucher du soleil ou une vie éternelle, apportant le bonheur et l'amour à tous. »

Qu'est-ce que la mort ? N'est-ce pas la destruction de notre forme quand elle devient inutile ? L'orateur dit que nous ne savons pas si c'est le lever ou le coucher du soleil. La mort nous paraît être le coucher du soleil, mais nous savons que le soleil ne se couche pas et ainsi la vie est immortelle.

Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est notre désir d'immortalité ? Le vieillard qui voit ses jeunes enfants et le sourire de ses petits-enfants n'a-t-il pas un nouvel horizon de la vie ? Cette vie qui brille dans les yeux de ses enfants n'est-elle pas sa propre vie ? Ne commence-t-il pas une nouvelle vie dans chacun d'eux ? N'est-ce que sentiment ou un vain discours si nous disons que l'amour a vaincu la mort ? Que la mort prenne sa proie, si nous vivons de nouveau, si au lieu de rester ce que nous sommes, petits, faibles, égoïstes, nous pouvons croître et nous développer, si une nouvelle occasion nous est donnée de recommencer la vie, et si, guidés par l'amour, nous pouvons déterminer comment nous pouvons nous améliorer dans les générations futures. Que la mort prenne sa proie, si ce qu'il y a de mieux en nous, nos pensées les plus nobles, nos aspirations les plus pures et nos meilleures actions vivent et exercent un effet bienfaisant sur l'humanité.

L'amour n'est pas seulement l'affection des sexes. L'amour est l'enthousiasme pour tout ce qui est bon et grand : l'amour, c'est chaque idée vraie et noble, digne d'être propagée de génération en génération, à perpétuité.

Notre corps, l'apparence visible de l'*Ego*, doit mourir et ne doit pas être regretté, car à quoi bon conserver cette petite combinaison de poussière avec toutes ses faiblesses et ses défauts, combinaison dont les éléments psychiques sont un triste mélange de quelques idées vraies, de quelques

nobles aspirations avec beaucoup d'erreurs et de préjugés ! Non ! Qu'il périclisse ! Il vaut mille fois mieux ne conserver que le bon, le beau, le vrai, comme le fait la nature.

L'immortalité n'est pas une fiction, c'est un besoin naturel du cœur de l'homme. Il n'y a pas, et il ne peut y avoir de vraie immortalité pour l'Ego égoïste. La vraie immortalité n'est réalisée que dans l'amour et l'amour n'est pas seulement notre affection pour ceux qui nous sont chers ; l'amour est chaque aspiration à la vérité, chaque effort vers le progrès et chaque enthousiasme pour l'idéal. L'amour est l'expansion de notre âme au-delà des limites étroites de l'Ego. Mais ce n'est pas l'égoïsme élargi, l'amour a toujours l'esprit humanitaire et universel. L'amour fait battre notre cœur, c'est la vie de Dieu en nous, et il nous donne ici-bas un avant-goût du bonheur de l'éternité.

Je ne connais qu'une classe d'hommes pour qui l'immortalité serait une malédiction, c'est le genus égoïste ; pour l'homme qui est tout pour soi-même, qui rapporte tout à son précieux égo, l'anéantissement serait un bienfait, car de quelle utilité est-il dans le monde ? Cependant n'oublions pas qu'il est un homme, et qu'il sera tôt ou tard ramené à la bonté et au bonheur. Tendons-lui la main pour l'aider à venir à l'amour.

Etant spiritualistes, nous devons travailler à gagner pour nous et pour notre prochain une glorieuse immortalité, et il n'y a qu'un chemin qui y conduit, c'est le chemin de l'amour, l'amour vrai, ardent comme un feu, l'amour qui est plus fort que la mort. Nous sommes créés à l'image de Dieu, notre Esprit est une étincelle de Lui, mais Dieu est amour, notre esprit doit donc être amour ou il ne vient pas de Dieu. Malgré notre méchanceté et notre indifférence, il nous aime toujours, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui nous font du mal ? L'amour est la seule arme qui triomphera du mal, et qui doit l'anéantir ; manions donc cette épée avec vigueur et sagesse, et ainsi nous atteindrons la perfection et nous serons reçus dans le monde des esprits avec des chants de triomphe.

FRED. DE BOS.

AVERTISSEMENT DE DÉCÈS

Lord Lytton (1709-1778), homme d'Etat et philosophe anglais, est l'auteur d'œuvres remarquables intitulées : *Lettres philosophiques sur l'histoire d'Angleterre*, *Dialogues des Morts*, *L'histoire des révolutions d'Angleterre*, etc. Tous ses ouvrages sont écrits avec une élévation d'esprit et une érudition rares. Il fut l'ami et le protecteur des gens de lettres, notamment de Henri Fielding, célèbre romancier anglais, appelé, par Walter Scott, le créateur du roman anglais, et de James Thompson, poète écossais, auteur du chant national anglais : *Rule Britannia*. — Lord Lytton était un bel homme, très

riche, toujours gai, affable; il aimait le sport, la bonne chère, le jeu, les plaisirs et avait eu, dans sa vie, plus d'une aventure galante.

En 1778, il résolut de passer les fêtes de Noël avec des amis, ses compagnons de plaisir, à sa maison de campagne de Pit-Place, en Ecosse. Or, il arriva, qu'un soir, lord Lyttleton était tellement abattu et envahi par une mélancolie noire, que tous ses amis en furent frappés et qu'une atmosphère de tristesse enveloppa toute la société. Ses amis lui demandèrent avec insistance quelle était la cause de sa tristesse. Après avoir longtemps hésité, il leur raconta, enfin, que la nuit précédente, quand la lumière fut éteinte, il avait entendu comme le vol d'un oiseau du côté de la fenêtre, et qu'ayant jeté un regard de ce côté, il avait très distinctement vu le fantôme d'une femme très belle qu'il avait dans le temps séduite et trompée et qui, de désespoir, s'était suicidée. Le spectre, habillé de blanc, leva d'un air menaçant la main droite, s'avança lentement jusqu'au pied de son lit. Une éblouissante lumière surnaturelle éclaira toute la chambre; puis l'apparition, le regardant fixement, fit un appel à sa conscience et à son repentir, et lui annonça, d'un air solennel, que dans trois jours, à la même heure, il rendrait son âme à Dieu. En même temps le spectre se retourna, désigna du doigt l'horloge qui marquait exactement minuit et tout disparut.

Le lendemain, les amis de lord Lyttleton firent avancer d'une heure toutes les horloges du château sans que le lord s'en aperçut. Le jour fatal arrivé, lord Lyttleton devint de plus en plus triste. Dix heures sonnèrent, ensuite onze heures et l'état de tristesse du lord ne fit qu'augmenter. Ses amis, étaient au désespoir. Enfin minuit sonna et, comme il était encore en vie, il se retira, soulagé, dans sa chambre à coucher. Mais les amis de lord Lyttleton restèrent debout jusqu'à la véritable heure de minuit et, sur le coup de l'horloge, la sonnette du lord se mit à carrillonner avec violence. Le valet de chambre descendait à ce moment et tous les amis, inquiets, se précipitèrent dans la chambre à coucher du lord. Là, ils le trouvèrent mort sur son lit, et le corps horriblement convulsé.

JOSEPH DE KRONHELM.

Mlle France Darget,

L'Académie nationale de Bordeaux a décerné à Mlle France Darget la médaille d'or pour son volume « *Premières Poésies* » qui lui sera délivrée à la séance publique du samedi 27 décembre courant.

La médaille d'or est la plus haute récompense qui puisse être attribuée.

L'Académie ne la décerne pas tous les ans; mais seulement lorsque l'œuvre lui paraît devoir la mériter.

Nous sommes d'autant plus heureux du succès de Mlle France Darget que c'est le *Messager d'Indre-et-Loire* qui a inséré une à une ses poésies.

Qu'elle nous permette de lui dire que J.-J. Rousseau eut sa première œuvre couronnée par l'Académie de Dijon et que le lieutenant Napoléon Bonaparte fut couronné par l'Académie de Grenoble.

Notons en passant que l'Académie de Bordeaux, fondée en 1716 et dont Montesquieu fut un des fondateurs, est une des premières, si ce n'est la première, dont on doit ambitionner une récompense, après l'Académie Française fondée par Richelieu.

LE MESSAGER D'INDRE-ET-LOIRE.

PARADIS ET ENFER

Nous lisons, dans le *Bulletin pratique de droit international privé*, d'octobre dernier, publié par M. Marc RÉVILLE, avocat à la Cour d'appel de Paris, le compte rendu d'un bien singulier procès que nos lecteurs liront certainement avec intérêt.

Tribunal de Zagreb (Croatie)

Notre ami et collaborateur M. Hinkovic, docteur en droit, avocat près les cours et tribunaux croates, ancien député à la diète d'Agram, auteur d'un grand nombre de brochures et d'articles de journaux d'ordre juridique, financier et philosophique, vient de l'échapper belle...

Ecoutez plutôt. Il ne s'agissait de rien moins que de l'envoyer aux travaux forcés pour quelques années. Aussi bien avait-il commis un crime atroce. Vous me demandez lequel ? Devinez un peu. Je vous le donne en mille... Mais non, ne vous donnez pas la peine, vous ne sauriez... Je préfère vous le dire tout de suite. Voici. M. Hincovic a osé dire et écrire — *horribile dictu* — qu'il n'y a pas d'enfer... ni d'anges non plus...

Que si vous en doutez, je vous renverrai à n'importe quel journal de la vieille monarchie austro-hongroise, du 28 août au 9 septembre 1902, tout spécialement aux journaux d'Agram dont les colonnes étaient remplies de cette affaire.

L'histoire est très simple.

Notre ami édite à Zagreb (Agram) en Croatie, depuis deux ans environ, une petite revue spirite, idée qui lui est venue, après huit années de séjour à Paris et à Londres, où il avait assidûment fréquenté chez les fervents de la nouvelle religion. Son but principal est, cependant, d'examiner, *au point de vue scientifique*, les phénomènes censés surnaturels et de combattre l'ignorance dans laquelle croupit le paysan croate.

Dans une série d'articles et de conférences, M. Hinkovic dénonçait, avec beaucoup de courage, les abus du clergé croate dont on ne saurait se faire une idée en France. Le produit net de la vente des brochures et du droit d'entrée aux conférences était destiné aux pauvres de la jolie ville d'Agram.

Cela ne fit pas l'affaire de l'archevêché d'Agram. Aux croyants il fut défendu

d'assister aux conférences « *diaboliques* » de notre ami, et aux pauvres d'accepter le produit des conférences.

En réponse, M. Hinkovic annonça une autre conférence et prit pour sujet le titre *Paradis et Enfer*. L'affluence du public était énorme, malgré la défense de l'archevêque. Mais dans le but de troubler la conférence, ou, à défaut, de dénoncer le conférencier aux rigueurs du parquet, tout le ban et l'arrière-ban du clergé s'y était également donné rendez-vous.

La première éventualité échoua piteusement, le public d'élite ayant résolument pris fait et cause pour le conférencier. Restait donc la seconde...

Le chapitre ne s'en fit point faute. Une dénonciation en règle, signée d'un grand nombre de docteurs en théologie, fut envoyée au parquet dès le lendemain, et l'archevêque sommé d'excommunier du sein de l'Eglise l'audacieux conférencier qui avait osé dire en public qu'il n'y avait pas d'enfer.

En même temps, le clergé organisa une véritable croisade, *du haut de la chaire*, contre le « fils de l'Impur ». Pendant presque une année entière, on prêcha contre M. Hinkovic qu'on accusait formellement d'être la cause de la pluie et de la mauvaise récolte. Un journal catholique s'étonnait même que notre ami n'eût pas encore été trouvé assassiné au coin d'une rue.

Le chapitre, ne se sentant peut-être pas assez fort, appela encore la Faculté à son secours. Immédiatement, ordre fut donné à un professeur de l'Université de Zagreb, lequel est aussi député et, comme tel, membre du parti ultraclérical, d'interpeller à la Diète. Le chef du gouvernement croate, le spirituel *ban* M. le comte Khuen-Hédervary, se vit dans la nécessité, lui, partisan avéré de la censure, de défendre la liberté de la parole et de la presse contre ceux-là mêmes qui croient devoir se plaindre de ses rigueurs.

Le parquet d'Agram, si impérieusement sommé d'intervenir, ouvrit enfin une instruction, laborieuse, longue et pénible, au cours de laquelle les illégalités ne se comptaient plus. Enfin, après dix mois d'instruction, M. Hinkovic fut renvoyé devant le tribunal de police correctionnelle sous l'inculpation de blasphème et de quelques autres petits crimes punissables de dix années de travaux forcés au maximum...

Les débats, qui ont duré quinze jours (du 28 août au 9 septembre), ont été pleins d'épisodes joyeux, tout l'état-major théologique ayant donné du sien. Il y a été question de paradis dont, paraît-il, on ne connaît pas exactement l'emplacement...; d'enfer, qui, nous a dit *l'expert*, est situé juste au centre de la terre...; d'anges qui sont déchus et qui ne le sont pas...; de la plus grande efficacité de la messe, quand le prêtre a touché une indemnité sonnante et trébuchante pour son intervention...; d'asphalte et de bitume dont l'enfer paraît être pavé...; d'Adam et d'Eve et de saint Thomas d'Aquin et de bien d'autres choses encore...

Le public, très nombreux et très amusé, suivait les débats avec beaucoup

d'intérêt jusqu'au jour où on a cru devoir ôter la parole à l'accusé... Celui-ci alors a quitté la salle d'audience, suivi de son brillant défenseur, *M. Poténjak*, un des orateurs les plus goûtés de la Jeune Croatie et un des adversaires les plus déterminés de la politique magyarophile.

Les débats assez difficiles à diriger, à cause des fortes passions en jeu, ont été présidés par M. Biscan, un homme érudit et spirituel, mais qui paraît manquer d'impartialité. A un moment donné, l'accusé dut apostropher le président : « Par pitié, ne m'empêchez pas de me défendre, si déjà la justice vous est étrangère ! »

Le ministère public était occupé par un homme qui gagne à ne pas être cité.

Finalement, le docteur Hinkovic a été *acquitté* par ce motif QU'IL N'EST PAS POSSIBLE D'ATTACHER DE CROYANCE AUX DIRES DES TÉMOINS ECCLÉSIASTIQUES (il n'y en avait pas d'autres, M. Hinkovic n'en ayant pas fait citer), LEUR PARTI PRIS ÉTANT PAR TROP ÉVIDENT ET LEURS DÉPOSITIONS PARAISSANT AVOIR ÉTÉ CONCERTÉES D'AVANCE.

G. H.

Premières manifestations

des facultés d'un médium

Un soir du mois de janvier 1900, je me trouvais, avec quelques amis, que j'initiais à la science spirite, dans le lieu ordinaire de nos réunions.

Défiants et sceptiques, d'un faible savoir et tout imbus, d'ailleurs, de préjugés redevables à leur éducation religieuse antérieure, ils ne venaient aux séances que par égard pour moi et soutenus par la confiance que je leur inspirais et la *certitude* de résultats satisfaisants que je leur faisais entrevoir. Parmi eux, un seul médium écrivain avait vu ses facultés se révéler et se développer assez rapidement. Quant aux autres, rien ne faisait espérer, jusqu'à ce jour, de découvrir, dans leur nombre, un médium quelconque. Donc, ce soir-là, après la lecture et les explications de quelques pages des œuvres du Maître, le médium, dont j'ai parlé plus haut, et moi demandâmes une communication écrite à nos guides respectifs. Je n'obtins rien, ce qui ne m'était jamais arrivé; par contre, mon voisin reçut une belle communication. Après la lecture de cette dernière, un de nos amis présents, enthousiasmé, déclara qu'il serait très heureux de pouvoir écrire sous l'influence des Esprits, et que s'il y arrivait, ses doutes disparaîtraient et sa foi dans la science spirite serait complète. Je répondis à ces paroles en répétant que rien dans la nature physique d'un individu ne permettait de préjuger l'existence ou la non existence de facultés médiumniques, et que le plus sim-

ple était d'essayer. M. C. R., c'est le nom de la personne en question, prit alors place à la table, un crayon à la main, et devant lui une feuille de papier blanc.

L'attente ne fut pas longue. Quelques minutes après, M. C. R. avait quelques secousses nerveuses, puis son bras droit fut agité d'un mouvement violent et désordonné, le crayon griffonnant et déchirant le papier. Je passai une seconde feuille en priant M. C. R. de chercher à maîtriser son bras, afin que le crayon pût tracer au moins quelques signes intelligibles. Tous ses efforts ne parvinrent qu'à provoquer des mouvements encore plus désordonnés, à son visible étonnement et à celui de nous tous, qui n'avions pas encore été témoins d'un fait semblable. Enfin, l'agitation se calma, le crayon traçait maintenant des rudiments de lettres avec rapidité et les feuilles de papier se succédaient barbouillées et meurtries. A voix basse nous nous demandions quel pouvait bien être cet esprit, visiblement animé du désir de se faire comprendre mais assurément inexpérimenté. Notre médium écrivain, dont j'ai parlé plus haut, posa la question à son guide qui lui répondit par écrit : « C'est son fils. » Comme il se trouvait à un bout de la table et que nous suivions avec intérêt la marche curieuse du crayon de M. C. R., sur le papier, personne ne vit cette réponse et, détail à retenir, le médium qui l'avait obtenue était resté tout le temps dans l'impossibilité de suivre le tracé brutal du crayon de M. C. R. Ayant jugé l'expérience suffisamment longue et d'ailleurs le *patient* (il méritait ce nom) se montrant fatigué, je lui fis poser le crayon, malgré la résistance de l'invisible, et prenant les différentes feuilles de papier ayant servi à cette épreuve, je les examinai de près, tâchant d'y découvrir quelques mots et une signification. Une seule feuille présentait trois mots bien déchiffrables : « *mon père, Paul,* » et c'était tout. Mais ces seuls mots, avec la réponse obtenue par notre ami, et indiquée plus haut, constituaient un phénomène d'une grande importance. En effet, il était vrai que M. C. R. avait perdu un fils âgé de huit ans, du nom de Paul; qu'il ne pensait pas à lui pendant que son crayon traçait ces lettres informes (qu'il n'avait pas même remarquées en suivant les mouvements de sa main agitée), et qui revêtaient maintenant un caractère si mystérieux : enfin que la réponse obtenue par le médium écrivain, mon voisin, dans les conditions que j'ai indiquées, présentait une corrélation frappante avec les trois mots découverts dans le graphique bizarre de M. C. R. ; de sorte qu'une hypothèse d'entente préalable ou de suggestion était impossible aux yeux de tous. Là-dessus la séance prit fin, car l'heure était avancée : et il était visible que le doute avait été ébranlé, par ce simple phénomène, dans l'esprit de ces assidus de nos réunions. Ils croyaient maintenant, ou plutôt ils étaient disposés à croire, résultat que n'avaient pu produire ni mes raisonnements, ni les phénomènes que j'avais provoqués moi-même dans d'autres séances, car,

de leur propre aveu, le savoir exagéré qu'ils me prêtaient était pour eux un sujet de défiance.

Le lendemain, vers onze heures du matin, je vis arriver inopinément chez moi M. C. R. avec quelque chose dans la physionomie qui m'indiquait qu'il avait des choses importantes à me communiquer. « Allons consulter les registres de l'état civil de l'année 1806, » me dit-il tout d'abord, et lui ayant demandé des explications il me tendit une feuille de papier, portant une écriture grotesque et qu'il me dit avoir tracée médianimiquement le matin. C'était un court message d'un Esprit, se disant son trisaïeul, et donnant la date de son décès comme humain ; le message était signé « Mathieu R. » Je demandais s'il savait quelque chose de son trisaïeul ; il me répondit qu'il n'en avait jamais entendu parler et qu'il ignorait même son prénom. Nous allâmes alors consulter les registres de l'état-civil (j'étais secrétaire de mairie), très émotionnés et sentant l'un et l'autre que des résultats de notre investigation pouvait découler, pour nous, des conséquences importantes quant à notre foi en cette mystérieuse science qu'est le spiritisme. Une commotion inexprimable nous secoua dans tout notre être quand nous tombâmes sur un acte de décès de l'année 1806, répondant exactement aux indications fournies par le mystérieux message. Notre étonnement fut à son comble, quand, ayant découvert, au bas d'actes antérieurs, la signature de Mathieu R. comme témoin, cette signature se trouva présenter une ressemblance frappante avec celle que portait le message.

Les séances qui suivirent les deux faits que je viens de citer eurent infiniment plus d'intérêt que les précédentes. Les notions que nous avions acquises sur le spiritisme s'éclairèrent d'un jour nouveau ; de vagues et douteuses qu'elles nous avaient paru tout d'abord, elles se montrèrent claires et d'une compréhension entraînante ; les phénomènes dont nous avions été les témoins s'expliquaient maintenant d'une manière plus logique, parce que nous avions une base solide pour asseoir notre foi et pour guider notre faible raison dans le domaine ténébreux des hypothèses et du mystérieux. Ma tâche de vulgarisateur s'en trouva singulièrement simplifiée. Ces deux preuves nous en firent découvrir vingt, les théories du Maître s'assimilaient presque sans effort dans le cerveau de mes collaborateurs et tout cela sans qu'il me fût besoin, comme auparavant, d'interminables explications et du recours aux protestations de sincérité et de conviction personnelles dont l'insuffisance ne m'échappait pas.

J. C.

Au sujet de la Télépathie.

Chère Madame Leymarie,

J'ai été péniblement surprise de voir, dans l'article du dernier numéro de la *Revue Spirite*, intitulé « La Preuve décisive », mon nom à côté d'un fait que j'avais signalé au Congrès spirite, dans l'intérêt de notre chère cause, mais dont la nature intime exigeait l'anonymat. Les lecteurs de votre Revue ont dû, chère Madame, m'accuser, avec raison, de manquer de respect filial en livrant au public des secrets de famille. Or, je n'ai jamais signé, que d'initiales ou d'un pseudonyme, les articles que j'ai publiés, de temps en temps, dans des Revues diverses, *n'attachant d'importance qu'à l'idée et non à ma personne*, à plus forte raison ne pouvait-il entrer dans mon intention de voir mon nom publié, en toutes lettres, à côté d'un récit semblable. Je sais bien que, dans nos étranges conceptions de morale sociale, l'honneur des hommes n'est pas entaché pour des faits de la nature de ceux auxquels ma communication spirite paraît faire allusion ; mais, je ne suis pas de cet avis et déplore, par conséquent, de voir terni le respectueux souvenir que je ne cesse de vouer à mon père. *De mortuis nihil nisi bene*, c'est un dicton moral qui me semble surtout applicable quand les défunts sont des parents regrettés.

Et puisque, chère Madame, vous m'ouvrez si aimablement les colonnes de votre Revue, je profiterai de l'occasion pour répondre à votre estimé collaborateur, M. Béra, qui croit que l'hypothèse de la transmission de la pensée ne doit pas être écartée dans le cas, pour moi, si caractéristique, que j'ai à signalé.

Voici ce que j'ai à répliquer :

« Si j'ai compris à quoi l'esprit de ma mère pouvait faire allusion, il était absolument impossible, dans ma pensée, d'associer ma tante, morte depuis vingt ans, à un fait auquel elle était parfaitement étrangère ».

J'ajouterai que, dans divers entretiens avec ma mère morte, à de longs intervalles, celle-ci me parla de ma tante Guillemine comme d'un esprit tourmenteur, fait que j'ignorais ; comme preuve ce fragment de colloque :

MOI. — Es-tu heureuse, ma chère maman ?

L'ESPRIT. — Oui ; maintenant ; mais pas au commencement de mon existence ici.

MOI. — Pourquoi es-tu plus heureuse maintenant ?

L'ESPRIT. — Parce que je ne suis plus avec Mine, mais avec des esprits sympathiques.

Or, s'il est vrai que je ne puis contrôler l'exactitude de ce que l'esprit a avancé, je ne dois pas moins écarter les deux hypothèses en question : tricherie et transmission de pensée.

Les *différents* médiums, qui m'ont mise en relation avec l'esprit de ma mère, n'ont pu connaître une vieille tante, morte à l'étranger et que j'avais, moi-même, à peine vue deux fois dans ma vie ; et comme le fait, que ma chère mère morte fut tourmentée par sa sœur dans l'au-delà, m'a plus qu'étrangement surprise, cette pensée n'a pu se trouver ni dans mon mental conscient ni subconscient.

Il n'y a donc pas télépathie ; toute personne de bonne foi en conviendra.

D'ailleurs, les scientifiques abusent beaucoup du mot télépathie ; c'est un moyen facile de nier toujours et quand même.

Oui, la télépathie existe, mais elle est moins fréquente qu'on ne le dit et surtout très difficile à obtenir. J'ai fait des essais multiples avec les vivants et les morts. Mes expériences ont toujours échoué *quand elles étaient voulues*.

Comme preuve qu'il ne s'agissait pas de télépathie dans les nombreux et intéressants entretiens que j'eus avec les esprits les plus divers et *dans des langues que mes médiums ignoraient*, parfois, c'est qu'ils m'ont soutenu des opinions différentes et absolument nouvelles, sur la morale sociale, le libre arbitre, le nouveau testament, etc. ; et, en plus, tout à fait en dehors de la compétence des médiums.

Comment y aurait-il eu télépathie ? Ceux qui soutiennent ces théories ont presque toujours un parti pris. C'est probablement à propos d'eux que le Christ disait : « Il reviendrait même quelqu'un des morts qu'ils ne croiraient pas. » Ne nous occupons donc pas des incrédules systématiques. Le spiritisme offre la plus grande des consolations aux exilés de la terre ; que ceux qui ne *veulent* pas de cette consolation s'en passent et que les vrais spirites, ceux qui ont, non seulement entendu, vu et senti, mais *qui ont compris la sublimité de ces principes*, dédaignent de discuter avec les matérialistes et les dogmatiques obstinés !

Pour terminer, je m'empresse, à propos du renouvellement de l'année, de vous exprimer, chère Madame, mes vœux les plus sincères pour la prospérité de votre Revue qui, depuis des années, défend si vaillamment la vérité la plus haute et la plus importante à connaître ; puissiez-vous vous-même y trouver la satisfaction de vos multiples efforts, ainsi que la compensation de vos peines, si cruelles !

CLAIRE GALICHON.

M. le Colonel de Rochas à Lisbonne.

M. de ROCHAS nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue*, en Portugal, qu'il est, actuellement et pour trois mois, à LISBONNE, rue *Castilho* n° 17 ; il serait heureux d'être mis au courant des travaux des personnes qui s'occupent de psychisme dans cette contrée. Le centre spiritualiste principal du Portugal se trouve à Porto.

BIBLIOGRAPHIE

LA ZONE-FRONTIÈRE (1)

Entre les spirites convaincus et le monde affairé, incrédule et frivole, il existe un fossé qui, si l'on n'y prend garde, se creuse et s'étend de plus en plus. Les premiers, forts des expériences qu'ils ont eues, des récits qu'on leur a faits ou de leurs lectures, se sont hâtés, à mon avis beaucoup trop, de constituer, avec les communications qu'ils ont cru venir des « Esprits », tout un ensemble philosophique, toute une doctrine, en laquelle ils ont une foi absolue, qu'ils croient, dur comme fer, inébranlable, et hors de laquelle ils pensent — mais ils s'en défendent — qu'il n'y a guère de salut possible. Leur foi est telle que le monde, en général, et les savants, en particulier, « ont cru à la renaissance des vieilles superstitions qui ont fait tant souffrir l'humanité (2) » et regardent pour ce motif le spiritisme d'un œil hostile. Il y a, à ce sujet, dans l'ouvrage qui nous occupe, une bien jolie anecdote (3), que je conseille de lire.

Il est donc nécessaire, dans l'intérêt bien entendu du Spiritisme — que je défends avec acharnement quand je me trouve en face des sceptiques, tandis que je me plais à dire aux Spirites leurs quatre vérités, ce qui me fait des ennemis dans les deux camps — qu'il existe des hommes qui cherchent à combler le fossé, qui se placent entre les adversaires, et qui leur démontrent que *personne ne possède la vérité*, mais que chacun en possède assez pourtant pour mériter qu'on l'écoute avec profit. C'est ce rôle ingrat, et utile, je crois, que s'est assigné M. Sage, l'auteur bien connu de « Mme Piper », dans les traces duquel je m'efforce de marcher suivant mes modestes capacités, ceci soit dit, en m'excusant de parler de moi — pour expliquer ma position à beaucoup de spirites que mes articles scandalisent.

M. Sage n'est pas spirite, et c'est un grand bonheur pour le spiritisme, car, pour avoir l'oreille du public, quand on parle de ces phénomènes, il faut commencer par avouer qu'on n'y croit pas. Ce n'est pas tout à fait cependant le cas de notre écrivain, et les Spirites qui le liront — et ils seront nombreux, car il y a beaucoup à apprendre dans son nouvel ouvrage — s'apercevront bien vite du grand progrès que les idées spirites ont faites dans l'esprit de l'auteur de « Mme Piper ». Quant aux incrédules, comme les pensées sont aussi fortes que le style est agréable, et que les faits présentés offrent un aspect rigoureusement scientifique, ils ne pourront achever la lecture d'un tel ouvrage sans être ébranlés fortement et emporter le germe qui les transformera inévitablement tôt ou tard.

(1) *La Zone-Frontière*, 1 vol. 318 pages, par M. Sage, chez Leymarie, éditeur.

(2) *Op. cit.* p. 58.

(3) *Ibid.* p. 73.

Le titre de l'Ouvrage « Zone-Frontière » nous montre que l'auteur n'a pas la prétention de promener son lecteur dans les pays lointains, et un peu chimériques, dont les Esprits nous ont donné tant de récits contradictoires. Il se borne sagement à de courtes incursions vers l'inconnu, en gardant toujours un pied sur le terrain connu, et en cela il proportionne l'alimentation à l'estomac de son public, et joue ce rôle si utile d'intermédiaire dont je parlais tout à l'heure.

Il ne ménage, il est vrai, ni les Spirites trop crédules, ni les sceptiques, trop incrédules, ni l'orgueil des savants, et il ne néglige pas, à l'occasion, de rire un peu au dépens du Diable, le croquemitaine catholique. Mais tout cela est juste et bien dit et laisse une impression, qui plaît, d'indépendance d'esprit. Aux Spirites, il montre que les religions promettent depuis des siècles à l'humanité des merveilles qui ne se réalisent jamais, il leur fait sentir le danger d'adopter une foi, qui, voulant rester fixe en dépit du progrès, est un obstacle au progrès, même eût-on la pensée de faire une religion scientifique et progressive, ce qui est une utopie. « Au début, dit-il (1), les religions sont toujours d'accord avec la science. Mais un fossé, qui devient chaque jour plus profond, ne tarde pas à se creuser entre elles. La science, fille de la raison, va se transformant et se perfectionnant au fur et à mesure qu'on étudie davantage et que la raison humaine se fortifie. La religion, elle, reste immobile. Les théories scientifiques du début deviennent autant de dogmes intangibles. Après quelques siècles, la religion apparaît à la science comme un monument de bêtise. »

C'est pour cela, que, dans d'autres articles, et en dépit des reproches que j'encours de la part des Spirites, je ne cesse de leur montrer le danger d'avoir des dogmes et une doctrine. Je ne puis me défendre de songer que, de même que rien n'est plus sûr pour les vivants que la façon dont nous quittons la vie de la terre, rien ne doit être plus certain pour les Esprits, que la façon dont ils quittent la vie spirite, et je trouve plus qu'étrange qu'ils ne soient pas d'accord sur la réincarnation. Je ne puis m'empêcher de penser que l'idée de Dieu a eu pour point de départ la divinisation des grands rois, et si je considère les grandes religions, je vois que Bouddha, adoré aujourd'hui par la moitié de l'Asie, fut un roi divinisé, que chez les Egyptiens, nos initiateurs religieux, Osiris fut roi à Abydos, et, chez les Grecs, Jupiter, roi en Crète. On vient même de mettre à jour son tombeau. Je songe que les Romains divinisaient aussi leurs empereurs, et que Tibère et Néron eurent leurs autels. L'idée de Dieu n'est donc rien autre que l'idée du pouvoir royal, étendue au delà de la vie pour le chef d'un peuple qui en devient le protecteur invisible. Il restait souverain maître et seigneur, donnait la victoire et la prospérité quand on l'invoquait, jugeait les morts comme il avait jugé les vivants, et son pouvoir devenant plus grand à mesure qu'il devenait plus mystérieux, il finissait par anéantir ses rivaux et deve-

(1) *Op. cit.* p. 34.

naît l'unique Dieu, régnant sur la terre et ses environs, la voûte supérieure et l'enfer inférieur. Lorsque Galilée montra que le Ciel s'étendait à l'infini, il fallut bien étendre à l'infini le royaume de Dieu, et les idées perdant peu à peu leur côté matériel, Dieu devint l'Infini lui-même, puis l'intelligence infinie, mais en conservant une partie de ses attributs de potentiel humain, la justice, la bonté, la paternité, la prévoyante sagesse, la perfection de son œuvre devenue la Création. Il me semble qu'il y a là un mélange confus d'idées anciennes et d'idées nouvelles qui a un caractère trop transitoire pour pouvoir subsister. Mais revenons à l'analyse de la *Zone-Frontière*.

Ce livre ne montre pas seulement aux Spirites le danger de fonder trop tôt une religion nouvelle, il montre aussi pourquoi les bases en seraient insuffisantes. Il faudrait nécessairement les faire reposer sur des communications venant du monde des Esprits. Beaucoup de considérations obligent à être prudent : 1° la part des médiums (sans parler de la fraude) est beaucoup trop grande et trop certaine, ainsi que l'influence énorme de la suggestion des assistants ou du directeur du cercle. Pour s'en rendre compte, lire le chapitre des « faux médiums » (1), que G. Delanne appelle « les automatistes », et les exemples si remarquables cités par les professeurs Flournoy et le Dr Jung ; 2° nul ne sait encore si le retour des Esprits dans nos conditions terrestres ne vicie pas absolument leur mentalité et leur conscience ; 3° il est un fait certain, c'est que les Esprits, même les plus élevés conservent, leurs idées particulières, et par conséquent ne sont pas plus dignes de foi que nos savants et nos théologiens de la terre ; 4° enfin, les substitutions étant toujours possibles, et le langage moral et pieux ne prouvant ni l'identité ni la vraie science de l'Esprit, on ne peut baser sur leur enseignement aucune doctrine donnant la certitude scientifique et absolue.

Aux savants, pénétrés de l'importance de leur personnalité, et surtout de leurs théories, M. Sage montre que l'expérience du passé devrait leur apprendre la modestie, et que l'imperfection de mieux en mieux démontrée des organes de nos sens, par lesquels seuls nous pouvons acquérir la connaissance du monde qui nous entoure, nous enseigne que les possibilités qui nous échappent sont immenses, et qu'il faut être bien sot pour croire que nos sens sont la mesure de l'Univers. Il fait surtout la guerre aux monistes et à Hæckel, leur grand pontife (2).

Enfin, au monde sceptique, et surtout superficiel et ignorant, il montre la nécessité d'ouvrir les yeux, et de réfléchir sur certains faits, qu'il présente dans un ordre bien calculé pour porter à la réflexion et à l'assimilation graduelle des conceptions psychiques. Ce sont d'abord les faits étudiés par Reichenbach et de Rochas montrant l'existence de l'Od ; les merveilles de la suggestion et son action physiologique démontrée par P. Janet, Foca-

(1) *Op. cit.* p. 262.

(2) *Op. cit.* p. 26.

chon, Binet, Tissot, Sanglé, Gibotteau, etc. L'activité mentale pendant les rêves indique en nous un principe agissant pendant que le corps physique repose. Enfin, il cite des cas nombreux d'apparitions de vivants et de morts, trop nombreux et trop bien observés pour être niés.

Un chapitre fort intéressant est celui consacré aux matérialisations de Mlle Elisabeth Tambke, étudiées par la Société de psychologie scientifique de Munich, et rapportées par le grand philosophe allemand Carl du Prel.

« J'ai essayé, dit l'auteur de *Zone-Frontière* en terminant (1), de dégager trois conceptions, qui, à mes yeux, dominent la plupart des phénomènes de la Zone-Frontière observés jusqu'ici.

« En premier lieu, l'existence de l'Od ou, pour être plus exact, de l'état odique...

« En deuxième lieu, j'ai essayé de montrer l'importance des monoïdéismes.

« Enfin, en troisième lieu, j'ai essayé de démontrer qu'une âme peut percevoir directement la pensée. »

Ce programme paraîtra peut-être insuffisant à quelques spirites, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il est sage de présenter la vérité à petites doses aux esprits qui vivent dans une atmosphère d'égoïsme et de matérialité, et que faire sortir de leur sphère de pensées et d'occupations habituelles ces mêmes esprits pour les amener, par la curiosité, à l'éveil de réflexions plus hautes, est une des plus nobles et fructueuses tâches que le philosophe puisse s'imposer. C'est pourquoi je ne crois pas être grand prophète en prédisant à M. Sage un succès, pour *Zone-Frontière*, qui dépassera celui de son ouvrage précédent, « Mme Piper ». G. BÉRA.

L'Idée (*Série féministe-spiritualiste*) T. IV, par Mme O. de Bezobrazow.

Ce volume comprend deux parties. Dans la première l'auteur expose la lutte, dans une âme de femme, entre l'*Idée* et l'*Amour*, entre l'intelligence et le sentiment, entre la vie du cerveau et celle du cœur. Dans la seconde, l'*Idée* est considérée dans son action sur l'activité nationale d'un peuple qui est, ici, le peuple russe.

L'auteur de ce nouveau volume est déjà très avantageusement connue en France par tous ceux que requièrent l'étude ou l'observation du mouvement des esprits, en ce qui concerne les questions féministes et les théories du néo-spiritualisme. Mme de Bezobrazow, dont l'âme vibrante et l'esprit puissant se révèlent dans ses nombreux poèmes, s'efforce, en une suite de romans symboliques, à réunir, en une harmonieuse synthèse, ces aspirations diverses de la pensée contemporaine. Elle nous montre, dans ce nouvel ouvrage, tout l'intérêt que révèle une pareille tentative — et qu'il y a un très grand charme sous les épisodes les plus simples.

L'*Idée* et l'*Amour*, l'*Idée* nationale et la Poésie, sont un précieux prolongement aux *Poèmes Mystiques* et à ce dernier ouvrage de l'auteur *Les Femmes et la Vie*.

(1) *Op. cit.* p. 306.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

Pour moi, j'avais renoncé depuis longtemps, depuis plusieurs années, au mariage; celui seul pour qui je me serai senti le courage d'accepter le périlleux engagement du mariage, ainsi que je l'ai toujours compris, à savoir : fidélité et dévouement sans borne, celui-là était mort dans sa vingt-deuxième année. C'était le petit-fils chéri de notre voisine Mme Monier. La jeune fille aussi belle que bonne que nous destinions à mon frère était également la petite-fille de la même Dame.

La pensée de me consacrer à ce jeune ménage me rendait très heureuse et je regardais déjà Jeanne Monier comme ma sœur. Cette pauvre Jeanne eut tant de chagrin en apprenant la mort de George, qu'un an après cette triste nouvelle, elle entra en religion, elle s'engagea dans l'Ordre des Carmélites de Tours.

Mais un malheur n'arrive jamais seul, aussi deux autres survinrent-ils bientôt; le premier fut le décès de notre vieille gouvernante Kath, qui avait élevé ma chère mère. Elle fut longtemps malade et nos soins ne lui firent pas défaut. Mon père, qui parlait fort peu avec ses enfants de sa femme tant aimée et regrettée comme aux premiers jours de la séparation, s'entretenait journellement avec Kath; je l'appris plus tard!

Voyant le seul être avec qui il put parler sans cesse de la bien-aimée disparue, mon père fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour prolonger les jours de notre fidèle servante. — Je viens de le dire, Kath souffrit longtemps du mal qui l'emporta; aussi, dans les premiers mois de sa maladie, avait-elle pris une toute jeune paysanne pour l'aider dans le travail du ménage, en sus d'une femme de chambre, depuis plusieurs années à notre service.

Le second malheur qui survint fut la perte d'une grosse somme d'argent confiée sans trop de prudence par mon père à un banquier, son ami d'enfance. Dans les douloureuses circonstances que nous traversions, nous fûmes moins sensibles, père et moi, à cette perte d'argent considérable pour nos moyens; cela n'empêcha pas, en effet, de faire venir de Paris une notoriété de la Faculté de médecine, pour essayer d'arracher à la mort notre pauvre Kath.

Ici, je dois interrompre mon récit pour revenir bien des années en arrière, avant même le mariage de mon père, afin de mieux faire comprendre ce qui va suivre ensuite.

II

Albert Dumbart était le fils puîné d'un officier supérieur du génie.

Sa mère, enceinte de huit mois, accoucha avant terme, en apprenant la catastrophe où son mari venait de perdre la vie. Elle resta veuve avec trois enfants. Ayant de l'aisance et vivant une partie de l'année à la campagne, ma grand'mère, bien que jeune encore, refusa de se remarier, bien qu'elle eût été plusieurs fois demandée en mariage par des partis avantageux. Ceci, Mme Monier, son amie intime, me l'a répété plusieurs fois.

De ces trois enfants, deux fils et une fille, ma grand'mère ne conserva que son plus jeune fils Albert, dont la santé délicate lui coûta beaucoup de soins et d'alarme, avant qu'il n'eût atteint sa dix-huitième année.

A cette époque, mon père parut tout à fait bien portant; il avait terminé ses études et, aussitôt, il manifesta le désir d'entrer à l'Ecole des mines. Après avoir consulté ses bons et vieux amis, sa mère acquiesça au désir de son cher et unique enfant. Elle l'accompagna elle-même à Paris pour le recommander à diverses personnes, puis elle revint seule s'asseoir tristement à son foyer désert... Les lettres d'Albert étaient son unique joie et lui répondre longuement, son plus grand plaisir. Albert revenait non seulement aux vacances, mais aussi aux grandes fêtes, où il se trouvait libre pour quelques jour de congé.

La grande ville, où sombrent tant et tant de vertus et de bonne volonté, n'enleva rien à Albert de sa tendresse filiale, pas plus qu'à l'exquise délicatesse de ses sentiments. Sa mère était sa confidente, il pouvait lui ouvrir son cœur sans rougir. Il avait pourtant un ardent amour pour un idéal qu'il cherchait à réaliser. Il lui arrivait souvent de croire l'avoir trouvé, mais le désenchantement venait toujours avec une plus complète connaissance de la femme ainsi entrevue.

Après trois ou quatre années d'étude, Albert Dumbart sortit diplômé Ingénieur de l'Ecole des mines. Il fut alors question de lui chercher une situation la moins éloignée possible de la ville de Tours et ensuite de marier le jeune ingénieur, but auquel sa mère ne cessait de tendre.

Albert Dumbart, d'une taille moyenne, avait une physionomie douce et mélancolique, le visage pâle, les traits réguliers et accentués avec des cheveux et une moustache noirs. Etant fils unique et assez fortuné, il plut à une demoiselle charmante et bien élevée, qui, bien que fort riche, avait un si grand désir de devenir sa femme, qu'elle trouvait inutile d'attendre le poste d'ingénieur recherché pour se marier. — Mon père se rencontra contre son gré avec cette demoiselle (parti pour lui inespéré) dans une soirée; elle lui fut absolument antipathique! Grande et belle brune, opulente de formes, bien qu'ayant dix-neuf ans à peine, très rieuse et

causeuse, elle ne plut nullement à mon père. La pauvre jeune personne qui fit tout pour plaire devint même odieuse à mon père par son babil et ses regards par trop expressifs. Albert Dumbart aimait le calme, la douceur et la modestie chez une femme; ensuite, il n'avait jamais aimé les femmes grandes et surtout brunes. Son idéal était une petite blonde aux yeux bleus, avec de longs cheveux soyeux, délicatement mignonne dans sa beauté mystique; enfin une sorte d'Elfe ou de fée parlant peu, mais chantant mélodieusement.

Ma grand'mère fut désolée, quand son fils lui fit part de ses impressions sur la demoiselle, cependant si aimable pour lui.

— Mon pauvre Albert, lui dit sa mère, l'idéal des poètes ne se réalise jamais sur notre terre; il faut en prendre ton parti, tu ne rencontreras par la beauté rêvée; accepte le bonheur, l'heureuse chance que le ciel t'envoie dans un mariage aussi convenable à tous les points de vue : beauté, santé, honorabilité, richesse! Tu serais fou, mon fils, de sacrifier à la fantaisie et au caprice de ton imagination, un avenir aussi beau; réfléchis quelques jours, avant de prendre une décision, je t'en conjure, mon Albert!

Mon père adorait sa mère; il était au désespoir de la contrarier pour la première fois par un refus catégorique; aussi resta-t-il trois jours dans un état d'âme des plus douloureux; sa tendresse filiale et la faiblesse de son caractère qui avaient horreur de la lutte, surtout avec ceux qui lui étaient chers, décida mon père après deux jours de tristesse morne et deux nuits d'insomnie, à donner satisfaction aux désirs de sa mère.

— Je consens à ce mariage, lui dit Albert l'amour viendra peut-être après l'union?

— Il viendra certainement, mon fils répondit grand'mère, au comble de la joie Je vais dès demain demander la main de la jeune fille et dans peu de temps tu seras le plus heureux des époux! La Vierge a exaucé mes prières. Je t'avoue, mon fils que j'ai fait une neuvaine pour que tu consentisses à oublier les chimères!

Albert ne partageait pas du tout la joie de sa mère, il se sentait accablé; un sentiment qui ressemblait à un remords pesait d'un poids énorme sur son cœur, jusque-là si paisible.

Le soir venu, mon père que deux nuits sans sommeil avaient, jointes à ses incertitudes, grandement fatigué, prit congé de sa mère de bonne heure. À peine au lit, ses paupières se fermèrent et une douce somnolence s'empara de tout son être. Quel bonheur se disait Albert, je vais enfin dormir! Oublier cet hymen pour lequel je n'éprouve aucune attraction, mais aucune!

Soudain, une sorte de secousse électrique fit osciller le corps du jeune homme et il se trouva debout au pied de son lit, tandis que son corps

inerte reposait sous les couvertures. Une étrange sensation de bien-être s'empara d'Albert et cependant il se demandait intérieurement si ce qu'il lui arrivait n'était pas tout simplement la mort. Mais tout à coup une vision semblable à celle de Faust captiva sa pensée et son cœur. Au loin, bien loin, mais très distinctement cependant, il aperçut une maisonnette près d'une large bande argentée que le clair de lune faisait miroiter sur une vaste nappe d'eau. La porte de la maisonnette se trouvait ouverte; Albert croyait reconnaître le paysage; il était déjà venu par là! mais il ignorait comment?... O joie infinie, c'était son idéal rêvé qui s'était fait chair! Et aux rayons de la lune, il apparaissait dans toute sa mystique beauté!...

Si puissant fut l'élan d'Albert vers l'image adorée qu'il se trouva subitement transporté à quelques pas d'elle. Alors la voix claire et douce de la jeune fille chanta, en allemand, une mélancolique ballade, que mon père connaissait depuis longtemps (car il possédait fort bien la langue allemande).

— Ah! Ce n'est pas un rêve, s'écria Albert je te retrouve enfin, sœur céleste! Reconnais-moi aussi?

(à Suivre.)

M. A. B.

UNE RECTIFICATION, (congrès de 1900).

En parcourant le compte rendu du Congrès spiritualiste de 1900, Mme GEORGINA WELDON, s'est aperçu qu'on lui attribuait un travail qui n'est pas du tout le sien. Elle nous prie de faire cette remarque dans la Revue afin que les personnes qui liront ce volume puisse rectifier cette erreur.

Mme G. Weldon, en envoyant au Comité qui s'occupait de l'organisation du Congrès, une des communications de l'esprit de Ch. Gounod, avait demandé à lire elle-même ce document pendant une des séances. Lu par elle, maîtresse dans l'art de la diction, il aurait intéressé tous les assistants; mais lu par un tiers, il perdait une grande partie de sa valeur.

De plus, il n'a pas été imprimé entièrement dans le compte rendu du Congrès et ce commencement de chapitre, sans la fin, n'a plus aucune signification. C'est une thèse qui ne s'explique pas.

Mme G. Weldon aurait désiré qu'il fût bien dit que les communications de Gounod, d'un style si travaillé selon l'habitude du Maître, ont été obtenues par sa femme de chambre, une ouvrière de Gisors, sans éducation, ni instruction, incapable de penser ou d'écrire ainsi (1).

(1) *Après vingt ans*, ouvrage de luxe, illustré 12 fr. 50.

Le Gérant : P. LEYMARIE